

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
ROBERT HENRIQUES Récits de guerre	365
ALEXANDRE PAPADOPOULO. Stéphane Mallarmé (<i>à suivre</i>)	390
BORIS POLEVOÏ Le sapeur Nicolas Kharitonov	409
PIERRE EMMANUEL Poèmes	416
ANDRÉ CLOVIS Été 1944, aux lisières du Maquis (<i>fin</i>)	422
BENÉ SUDRE Traitements chimiques des maladies infectieuses	443

CHRONIQUES

DUSSANE — RAYMOND COGNIAT



ÉGYPTE : 10 PIASTRES



A NOS LECTEURS.

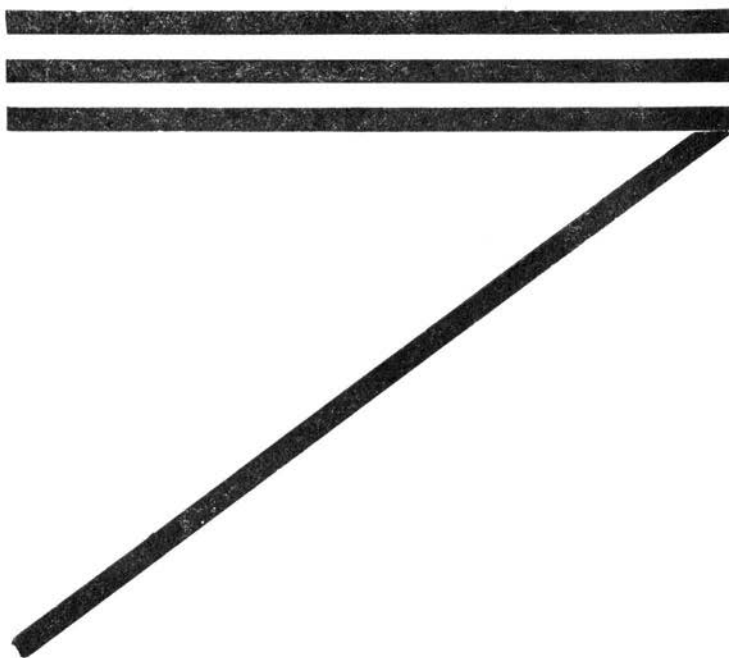
⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.





The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS

DE PRINTEMPS

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

RÉCITS DE GUERRE⁽¹⁾.

OPÉRATION EN NORVÈGE.

Cependant, Jones continue à croire que l'aventure dans les eaux septentrionales, qui avait eu lieu plus d'un an avant cette nuit qui les conduisit à une plage de la Manche et, de là, à des dunes de sable et au pont détruit, avait commencé dans un solennel bâtiment de Whitehall surplombant la Tamise, car (comme Smith lui-même peut à présent se le rappeler) c'est là qu'on nous avait montré pour la première fois la carte de Norvège à une petite échelle avec un cercle bleu autour du fjord, l'île et l'îlot fortifié dessinés dans un coin.

« Tous les événements, dit en ce moment Smith, qui montent dans leur ordre juste vers un point culminant, logique ou paradoxal, composent une histoire et portent ce signe d'inévitabilité qu'on exige de la fiction. Mais nous avons été mêlés à trop de ces projets si souvent avortés pour pouvoir trouver et goûter, à tous les stades préparatoires, la grande excitation aventureuse et l'illusion que la réalité était devenue fiction, qu'une histoire se développait et que nous nous développions dans une

(1) Nous remercions l'éditeur Edmond Charlot de nous avoir adressé les bonnes feuilles de ces trois récits qui vont paraître en volume sous le titre *Capitaine Smith et compagnie*.

histoire. Avoir conscience de créer un paragraphe du communiqué — encore moins une courte phrase d'histoire — n'est pas une expérience courante. L'affaire se passe à une trop petite échelle, les exigences de détail sont trop pressantes, l'association des détails trop compliquée pour qu'on y trouve rien de passionnant, rien de romantique avant que tout soit presque fini. En outre, durant les cinq semaines de préparatifs et de réflexions en vue d'une expédition d'à peine cinq heures, nous étions trop fatigués et trop occupés pour pouvoir faire plus que de prêter notre poussée, notre avis particulier chaque fois que la roue revenait devant nous.»

Mais, rétrospectivement, bien qu'il soit encore beaucoup trop tôt pour que l'histoire en soit à autre chose qu'à une première phase de gestation, la petite affaire est déjà en train de se compléter comme un tableau, présentant une image lucide. Nos sentiments étaient toujours cumulatifs, et, cette fois-là, il nous avait été donné de suivre toute la parabole de la trajectoire, d'accéder à une espèce de plénitude et, pour une fois, de ne pas avoir à subir cette mauvaise déception, cette retombée qui est une des pires expériences du soldat.

L'expédition n'était qu'une de ces nombreuses affaires secondaires qui nous avaient tellement occupés et fatigués pendant les premiers mois d'hiver. Nous vivions en bateau ; pendant cinq semaines de suite je n'ai pas mis le pied sur la terre ferme, et l'idée du sol solide et vivant avec sa généreuse stabilité était devenu quelque chose d'immensément désirable. Nous étions parfois à bord de très grands bateaux, et parfois dans de tout petits, beaucoup trop petits. Nous passions des uns aux autres avec honneur et dignité (pas pour mon compte), transportés dans des vedettes amirales, salués avec la pompe d'arrivée et de départ que la Marine maintient si admirablement au milieu d'une grande guerre. Nous dînions avec les chefs et nous étions pressés dans des coins entre les hamacs des humbles. J'étais toujours au

mauvais endroit, toujours dans la mauvaise tenue, faisant ce qu'il ne fallait pas et profitant de l'hospitalité la plus généreuse, buvant aux frais des autres, acceptant leurs sacrifices pour accroître mon propre confort. Et tout le temps nous étions traités avec une espèce particulière de bonté traditionnelle d'une telle chaleur et avec tant d'égards que nous finissions par comprendre combien la puissance navale dépend des bonnes manières, et combien les cérémonies de la vie quotidienne consolident la discipline qui gagne les batailles. Mais c'est tout de même une très dure épreuve — et j'y échouai lamentablement — que d'être, avec grâce, sans répit, pendant cinq semaines, l'invité de marque d'une série d'hôtes extrêmement généreux.

De temps à autre, les bateaux où nous vivions s'élançaient dans la mer du Nord, parfois pour des affaires urgentes qui les concernaient, mais, le plus souvent, dans quelque dessein auquel nous participions. En ces occasions, et quelle que fût la hauteur des vagues qui déferlaient sur notre proue, nos plans et nos calculs devaient se poursuivre, et notre travail de nuit sur les cartes, les photographies et les ordres devait s'accomplir dans ces conditions si inconfortables et si instables qui sont la vie même des marins. C'était intéressant, mais inéluctable ; important — car des vies en dépendaient — mais très ennuyeux ; et, tout au début, l'effort de la lutte contre le mal de mer se trouvait compensé par la permission qu'on se donnait alors de céder à la nostalgie. J'aspirais à un décor familial où j'aurais eu et où j'aurais connu ma place. Car, bien qu'acceptés fort cordialement en associés dans une entreprise, nous n'étions que des étrangers dans les bateaux où les marins avaient un foyer fait pour eux. C'était un foyer d'un caractère si inadaptable, si manifestement construit pour son unique fonction et si peu pour les nôtres que nous (le foyer et les soldats) finissions par nous irriter mutuellement : rien de vraiment grave, mais une succession de petites

incompatibilités qui faisaient qu'un terrien raisonnable finissait par penser que lui et son entourage n'étaient pas en harmonie. Il avait l'impression de devoir s'en remettre à des choses auxquelles on ne pouvait se fier. Il était mal équipé et en quelque sorte sans défense contre les épreuves inhérentes à la vie d'un bateau de guerre en activité. Nos vêtements par exemple étaient insuffisants, ils ne convenaient pas aux rigueurs et aux cérémonies alternées de la mer ; notre déplorable habitude de collectionner des dossiers de règlements, d'instructions et d'informations se heurtait à une pénurie d'espace horizontal où les poser ; nous étions toujours nu-tête aux moments où l'étiquette demandait que nous fussions couverts ; tandis que les casquettes se trouvaient incongrument dans nos mains quand nous aurions voulu les faire disparaître. Nous avions souvent peur de circuler entre les ponts tout de suite après que les portes étanches avaient été verrouillées ; quand nous voulions dormir, des hauts parleurs diffusaient d'interminables chants de pipeaux et d'étranges exclamations ; quand nous avions besoin d'un messager ou d'un domestique, il était généralement occupé par un de ces repas dont le bizarre horaire nous échappait. Jamais un mot ou un regard de reproche ou de moquerie ne répondait à nos méprises ou à nos mésaventures, mais nous ne pouvions ignorer nous-mêmes nos propres fautes. Nous étions des chefs sauvages, dans notre accoutrement comique de tuniques et de casquettes hautes, accueillis dans l'univers civilisé par l'officier politique en short et chandail sans manches.

Environnés d'hommes qui étaient nourris par la mer, nous nous trouvions, nous autres étrangers, rejetés par cet élément. Du pont d'un torpilleur, la montagne d'une vague devenait la triste parodie d'une colline de Cotswold. Du pont d'un cuirassé, la côte plate du nord battue par la fin des mers, n'était pas la même espèce de pays que nos vallées chauffées par le soleil, fécondées par les pluies. Les cliquetis d'un croiseur dans la tempête éveillaient

le désir d'entendre le mugissement des vaches ; et l'es-pèce de mélopée du vent contre une cabine dans les superstructures de l'avant faisait naître notre nostalgie des bruits rassurants qui viennent la nuit des lointains et calmes villages. Ces impressions étaient paradoxales, car, tandis qu'on ne pouvait s'empêcher de penser qu'il serait beau d'être marin, on était bien forcé de se rap-peler qu'un terrien était bâti pour la stabilité terrestre, l'amour des fleurs, de l'herbe et des douces rivières.

C'est tout au début de notre voyage vers le Nord que les humeurs imprévisibles de la mer — qui semblaient nous laisser toujours un temps en retard sur la musique, et un demi-ton plus bas dans la gamme maritime — se mirent à composer leur propre rythme étranger. D'abord ce fut aussi peu défini qu'une musique orientale à l'oreille non entraînée d'un homme d'occident. Trompeuse et contradictoire, la mélodie abandonnait la gamme logique, nous conduisait vers une invitation au repos pour nous replonger dans une violence accrue et hostile. On eût dit la montée d'une fugue de Bach, d'où l'on nous eût, à deux marches du sommet, rejetés aux profondeurs quand nous tendions vers le palier. On eût dit un carafon à porto versant du vinaigre, un sucrier vous offrant du sel.

Le vent aussi était étrange et ne rappelait aucune sen-sation familière ; son rythme était chaotique. Le pays que nous apercevions, que nous approchions, devant lequel nous nous arrêtions, n'était pas un terrain que nous pouvions accepter avec amitié. Nous connaissions des montagnes couvertes de neige et leurs étendues de pla-teaux glacés ; nous avions vu dans beaucoup de pays des petits champs rapiécés arrachés aux désolations battues des vents, mais nous les revoyions d'un angle nouveau. Alors que nous étions habitués à contempler en regardant vers la mer la grandeur d'un phénomène féroce, nous faisons à présent partie de cette férocité, considérant avec envie la terre passive. Nous cherchions des analogies dans notre mémoire mais n'y trouvions que des contrastes.

Les voyages en mer de notre passé n'avaient été que des traversées, la terre était leur sommet et leur but ; ce voyage-ci ne se souciait pas plus de la terre, sauf pour le havre qu'elle offrait, que du passage du poisson qui nageait sûrement au-dessous de nous ou du phoque qui levait une tête luisante pour regarder nos écouteilles.

Il se peut que la recherche intérieure d'un point où jeter une ancre dans la mémoire conduise à une habitude d'introspection d'où naît la nostalgie. Il est certain que les scènes familières du passé, les méandres bien connus d'une vallée, les pentes aimées d'une colline se surimposaient avec une vivacité toute particulière sur une existence maritime. Un soldat ne savait jamais tout à fait s'il vivait sur un bateau et rêvait d'un foyer, ou vivait dans un foyer et rêvait des orages de son roman particulier. Le présent et le passé étaient également vifs ; et, tandis que le soldat contemplait d'une chaude cabine la côte glacée, il était assis au coin du feu et regardait les bateaux de guerre jeter l'ancre sous les flocons de neige dans la crique d'un îlot du nord.

Cependant, il arrivait que le rythme syncopé, les paradoxes de la vie maritime du soldat obligeassent le cerveau curieux de celui-ci à découvrir le rythme de son nouvel et étrange univers. Sa pensée recherchait les restrictions, la liberté et le code des vers plutôt que l'aisance de la prose. Car, en tout homme, il y a l'instinct d'une espèce de discipline métrique, et à chaque façon de vivre répond un battement particulier dont sont marqués les mots qui naissent d'une anxieuse découverte ; la pensée et l'émotion trouvent des mots de substance, de couleur et de ton appropriés ; les syllabes s'alignent en vers, et les vers s'agrègent en strophes jusqu'à ce qu'une espèce de poème, si simple et grossier soit-il, finisse par se tisser, fait de tout ce qui passe dans l'attention subconsciente d'un homme. (On ne peut pas donner d'explication plus simple de la création de la poésie, dit Jones dans une brève digression, qu'il s'agisse de poésie

sublime ou banale, pourvu qu'elle soit écrite avec passion et sincérité.) Et à la fin du grand labeur des moments perdus et des griffonnages au hasard des angoisses de l'aube, les vers commençaient à se dégager dans les courants constants et les rafales fantasques de ces mêmes vents impitoyables qui avaient emprisonné le soldat.

Dans un petit bateau dont l'inclinaison soudain paraissait fatale, les vers furent griffonnés sur des enveloppes ; dans d'autres bateaux où nos machines à écrire distribuaient des ordres avec tout au plus un léger glissement sur une table penchée, le vieux gribouillage fut relu, épuré et recopié avec des variantes. Comme les accès de poésie rejoignaient nos émotions momentanées et nos troubles digestifs, ce que nous éprouvions s'incorporait à ce que nous essayions de dire, et les mots se confondaient et se liaient comme les perles d'un collier. A mesure que notre entreprise progressait, les stances disjointes, ou bien étaient condamnées et jetées par le fond ou bien se voyaient soudées par une substance qui semblait du même métal. Et enfin, alors que nous poursuivions par gros temps notre route qui fut un miracle de navigation jusqu'au bord même du fjord, but de notre voyage, le *lamento* se trouva presque achevé. Pas complètement toutefois. Il y restait une lacune, une cavité que le vent ne cessait de tourmenter comme la langue qui explore le trou creusé par le dentiste. Un vide rendait incomplet un ouvrage qui, si insignifiant fût-il, ayant été commencé, réclamait son achèvement à l'heure dite. Cette omission provoquait en nous un agacement qu'aucune considération plus importante ne parvenait à apaiser ni à chasser. Un poème avait été écrit, mais il n'était pas tout à fait poésie et il n'était pas tout à fait entier.

Il était extraordinaire que nos plans si méticuleux eussent fini par s'accomplir à l'heure et dans les moindres détails. Il était incroyable que le dernier signal ayant été donné douze heures auparavant, les cartes d'état-major fussent prêtes, les instruments de notre travail disposés

sur le pont avec nos postes de radio, silencieux, prêts à prendre la parole au premier signal de la bataille. Le dernier sommeil était terminé et, avant le lever du jour marin, nous avions mangé, nous étions rasés, habillés, chandails sur chandails et capotes couvrant le tout. La première lueur apparaissait au ciel derrière la haute côte toute proche, escarpée et couverte de neige, qui emprisonnait notre petite compagnie de bateaux sur une mer calme et sans vague, au moment où notre avion vint nous survoler et, presque aussitôt, l'artillerie du fjord lança ses balles et ses obus en diagonale à travers l'obscurité. Très haut, au-dessus de nous, au sommet d'une montagne, cette chose charmante, presque oubliée, invraisemblable : une fenêtre éclairée, inconsciente et sans voile, était suspendue dans l'ombre du matin. Il y avait deux ans que nous n'avions vu semblable fenêtre. Cette fenêtre parlait de paix au seuil de la bataille. Mais rien de tout cela n'était croyable. Les bateaux étaient à leur poste derrière nous et de côté avec cette exactitude qui répond à l'élégante concision des ordres de la Marine. Les fusées éclairantes éclatèrent dans le ciel, et les péniches se mirent à ramper vers la côte emmenant nos hommes, nos amis. Notre bateau frémit au moment où il lança ses premières salves. Nos avions ronflaient bas au-dessus de l'île, leurs canons crachaient, et des bombes de fumée tombaient à leur passage. Les messages commençaient à arriver ; de notre côté, nous envoyions des ordres, répondions par T. S. F., cherchions à la jumelle la confirmation d'une phrase douteuse. Les destroyers s'affairaient avec grâce, et nous saisissons parfois des phrases de la voix suave du commandant : « A Rastus : coulez-le » ou « A Seraph : Accostez ».

Un peu plus tard, les montagnes couvertes de neige se colorèrent soudain d'un rouge violent qui toucha d'abord les pics, descendit vivement les pentes rapides jusqu'au bord de l'eau, puis se fonda dans une illumination incolore quand le soleil surgit derrière nous au-

dessus de la crête. Cela nous rappelait curieusement que nous étions vivants et réveillés, que nous jouions notre jeu dans le décor d'une création familière. La nature continuait à nous accabler de beauté au milieu de la bataille.

Les canons tiraient de nouveau sur nous et lançaient d'absurdes bouffées de fumée violette dans l'eau brillante et bleue. Les avions combattaient dans le ciel sans nuage et jetaient des bombes qui faisaient gicler l'eau autour de nous dans de magnifiques fontaines en panaches. Les signaux et leurs réponses se succédaient rapidement. De lourdes explosions retentissaient sur la côte derrière le claquement spasmodique des armes automatiques. Entre la mer et le ciel radieux, les gradations de la fumée, depuis le noir gras jusqu'à une pâleur spectrale, flottaient et se dissipaient. Notre bateau tournait lentement, la moitié de son armement pointée vers le ciel et l'autre engageant la batterie côtière. Puis, par quelque conjonction fortuite d'événements, tous les bruits furent synchronisés en un fracas soudain, déchirant, gigantesque. L'explosion (non pas ce que les savants appellent explosion, mais ce qui jaillit au bout d'un canon) m'enleva mon casque, arracha la cigarette de mes lèvres, fit envoler de ma main le bloc où je notais les signaux, me laissa momentanément hébété. Un autre bloc me fut vivement apporté par un subalterne dont c'était la fonction de me fournir la papeterie de la bataille ; mais, pour l'instant, je n'avais rien à faire. Je laissais mon crayon courir sans préméditation, griffonnant ce qui m'était passé par la tête, un vers ou deux au hasard, au moment précis où tous les bruits s'étaient fondus en un retentissement unique d'une ampleur féroce. Le feuillet fut enfoui entre les couches superposées de mes chandails et ce ne fut que quand je me déshabillai pour entrer dans ma baignoire d'eau salée, assez loin déjà sur la route du retour, que je trouvai la page de message chiffonnée et vis ce que j'avais écrit. Mais j'avais déjà agréablement conscience

que l'agaçante lacune de ma composition des précédentes semaines avait été comblée ; la dent était bouchée ; l'ouvrage, si dénué de valeur, si insignifiant fût-il, était achevé. Au moment où la bataille montait vers son point culminant, j'avais été rempli par un sentiment délicieux de paix.

Ce fut une impression curieuse de découvrir par la suite que la cause d'une soudaine tranquillité était dans le fait que les mots suivants eussent été écrits :

*Le lointain aboiement d'un chien
Et les rires vifs des garçons
Entendus dans l'obscurité.*

Ils semblent assez faciles et simples, et l'on eût pensé qu'ils auraient pu trouver leur chemin sur le papier (en admettant que ce fût désirable) sans l'assistance d'une ou deux tonnes d'explosifs, mais ils n'en constituaient pas moins un triomphe personnel, une conclusion nécessaire.

L'opération terminée, nous primes la route du retour, les proues tournées vers un beau coucher du soleil. Après un excellent repas, je recopiai avec soin toute la série de strophes. La nuit était magnifique ; mais la rivière qui ondule dans une vallée de Cotswold apparaissait incroyablement désirable. « Le soldat qui va en mer », écrivais-je :

*Le soldat qui va en mer
Arraché au refuge familial
De silence et de calme,
Au secret d'un foyer éprouvé,
Le voici presque emprisonné
Dans la baie dentelée d'un îlot
Sur lequel s'acharne un vent barbare
Chargé de la saveur âcre des mers en tempête.
Est-ce cela qui le tourmente ?
Ou bien reconnaît-il
Dans les lointaines montagnes neigeuses,
Dans les plateaux glacés,*

*Dans la mince couche de glèbe,
Dans la plage de galets écrasés par la vague,
Dans le vent, barde en colère,
Dans toutes ces choses, un étranger hostile
Dressé contre lui, et dont l'ire soudaine
Lui refuse le repos et fait naître le désir
Du jardin et de la pelouse,
De la maison ensoleillée
Enfouie derrière
L'espace et ses voyages :
Est-ce là ce qu'il reconnaît ?
Car les mers agitées
Qui secouent le marin
Sont la demeure du marin,
La demeure de son choix.
Mais, dans le soldat,
La voix sonore, retentissante,
N'éveille que malaise,
Et il se compare avec tristesse
Au joyeux matelot, son parent fortuné.
Et les lèvres du soldat, si elles pouvaient, diraient :
Fortuné marin, voici ton domaine ;
Mais moi, le soldat si loin déraciné,
Je cherche d'un regard intérieur,
Mes habitudes de naguère.*

*Par ces messages muets,
Le soldat et le marin,
A mesure que passent les jours,
Parlent ensemble,
Bavardent de ceci et de cela,
Du chat du bateau,
Du verre qui tombe et du gros temps
Et du vent qui tourne à l'ouest,
Toutes choses que le fortuné marin connaît et chérit.
Mais le cœur du soldat,
Les yeux de son cœur,*

Amassent des pleurs et regardent derrière lui
Le sillage nostalgique de son passage,
Car le cœur du soldat
Renferme comme une coupe
La terreur des côtes étrangères,
Des pays déchiquetés par les vagues,
Des montagnes qui gardent dans leur ombre maternelle
Des petits bateaux pressés contre leurs seins gonflés.
Mais qui rejettent
La prière de l'étranger,
Du soldat qui, lui, ne comprend
Que la colline endormie
Dans son repos pastoral.
Et le cœur du soldat
A des yeux brûlés au feu
Des désirs chuchotants d'intimité.
Le cœur du soldat
A des yeux brûlés de nostalgie
Pour les rares repos qu'il trouve en sa mémoire.
Le cœur du soldat
A des yeux scintillants de larmes
Pour les années d'autrefois, les années sans marées.
Et le soldat avec son cœur écoute et voit
Les lointains reflets de ses joies familières,
Le lointain aboiement d'un chien
Et les rires vifs des garçons
Entendus dans l'obscurité,
Où le chant d'un coq porté par la brise de l'aube ;
Et avec chacun d'eux le regard intime d'un autre cœur.

Et le soldat avec son cœur perçoit tristement
Le fragile feuillage des arbres aimés qui pleurent solitaires
Et l'œil de son cœur cherche et cherche
Une vallée lavée de pluie
Dont les bords descendent jusqu'à la rivière.
Et c'est là que son cœur découvre
Lucidement sa peine.

Au moment de cette découverte, j'entendis un roulement aigu et multiple, le rapide battement des canons de quatre pouces, puis ma cabine fut secouée par la détonation des grosses pièces qui lançaient des obus dans le soleil couchant. Je m'élançai sur le pont à temps pour entendre l'ordre de se mettre à couvert diffusé par tout le bateau, à temps pour voir les bombes tomber, une de chaque côté de notre coque, et la troisième presque perdue dans la nuit croissante. Le bateau eut encore une ou deux secousses, puis la voix de l'homme chargé du repérage par radio dit au haut-parleur qu'il n'y avait plus au ciel d'avions ennemis. Nos proues se dirigèrent vers le dernier reflet orange du soir tandis que, au-dessus de nous, les nuages s'assemblaient.

PERMISSION D'EMBARQUEMENT.

« Il valait mieux, dit-il, que le départ qui devait venir, l'adieu qu'il allait falloir dire, fussent rapides et décisifs, une brève transition du jour à l'obscurité, sans le crépuscule d'une séparation qui traîne. La pénombre et la défaillance auraient été inconvenantes ; la lente agonie des rayons, le chant suspendu, intolérables. Les mornes échos d'un adieu sur le seuil ; un voyage tendre dans une voiture de louage, côte à côte, muets de chagrin ; l'attente sans espoir sur un quai pluvieux quand on n'a plus rien à dire et qu'il reste du temps — temps si précieux — de trop : telles eussent été les exquisés tortures inventées par soi-même pour aviver le souvenir qui était déjà bien assez vif. Mieux valait ne pas regarder en arrière, au haut de l'escalier, vers la porte fermée de la chambre à coucher ; du marche-pied d'un camion militaire, vers les rideaux de la fenêtre du premier ; du sommet de la route qui surplombe la maison, vers une dernière provision de regrets. On n'aurait pas pu supporter un dernier

regard en arrière : la fin était trop décisive pour nous permettre le luxe d'une peine de plus ; le sentiment de la répétition était trop aigu pour un rôle à jouer dans ce drame ancien. On connaissait la séquence aveugle et les inéluctables lois qui avaient toujours présidé à ces événements ; l'avenir inévitable, inconnaissable, qui avait si souvent renversé le passé. Tant d'hommes pris dans l'engrenage changeant de la guerre avaient vu les bourgeons du printemps mais non le feuillage de l'été, avaient regardé des floraisons qui ne s'effeuilleraient jamais et des fleurs qui ne se faneraient pas. La pièce était une vieille reprise, mais on n'agiterait pas la main en s'en allant avec un gai sourire et une courageuse plaisanterie ; on n'avait pas assez le goût du panache pour tant de brillantes duperies, et pour que départ intime fût autre chose qu'une morne tragédie. La coupure devait être complète et définitive, sans attente de retour ni espoir de renouveau, car il faut avoir en cette heure suprême, accepté le pire, afin qu'il ne puisse plus venir saper l'aventure ou menacer la volonté.»

Nous remplissions la passerelle mouillée, pas à pas absorbés par le bateau, notre tête déjà avalée dans les entrailles, notre centre toujours exposé à la tempête, et notre queue traînant à la gare, ou — nous n'en savions, ma foi, rien — encore endormie dans le train. Devant nous, nous voyions un casque, un sac surmonté d'une couverture et posé sur le rouleau serré d'une toile imperméable, un dos courbé, un ceinturon ciré et les pans flottants d'une capote. Derrière nous, des hommes nous marchaient sur les talons. On nous avait dit de ne pas parler, de ne pas fumer, de ne pas manger et de veiller sur nos fusils. Nous avions peine à nous rappeler si nous étions officiers, sous-officiers ou soldats, tant nous étions confondus dans un ensemble docile. Le troupeau de ruminants suivant la même pensée : le fleuve de pensée était nourri de courants analogues. Nous étions indifférents au présent immédiat : l'impulsion commune interdisait l'introspection ;

et notre avenir était un mystère total d'aventure possible et d'ennui certain. Mais nous étions tous très excités par la nouvelle entreprise. Derrière nous, un mur aveugle enfermait tout ce qui ne faisait pas partie de l'équipement mental ou matériel du soldat. Nous n'étions plus des fils ou des amants, et la peine était plus qu'oubliée : elle n'avait jamais été éprouvée.

Il est clair que la force d'un événement est dans son achèvement ; ni dans la pierre taillée, ni dans la monture, mais dans le bijou fini ; ni dans le noyau ni dans la coque, mais dans le fruit entier avec l'arbre qu'il charge de son poids et le jardin qui environne l'arbre. Cette plate banalité, il faut en temps de guerre se la rappeler constamment ; sinon l'homme risque de se tromper dans ses évaluations et de surestimer l'événement émouvant qui n'est, en fait, que passager. Car rien n'a de commencement net ni de fin évidente pour l'homme placé lui-même dans le passage des événements ; et rien n'est plus difficile que de savoir jusqu'où il convient de remonter pour commencer un récit et quand on peut le conclure. Car l'expérience, née comme la perle d'une irritation dans certaines circonstances, est souvent passée depuis longtemps avant qu'on en puisse reconnaître la valeur ou les limites ; et sa présence vivace — la souffrance et la joie — sont des spasmes réflexes qui peuvent à la longue paraître tout à fait négligeables dans ce qui doit devenir un tout uni et brillant. De même, personne ne peut apprécier le drame ou la banalité de ses adieux.

Mais le point culminant d'une permission d'embarquement est toujours important, si dérisoires qu'en soient les suites. Une telle séparation est inoubliable, et pourtant vite oubliée, jusqu'au moment, longtemps après, où elle se ranime dans sa vigueur native. Elle est douloureuse et puissante de tout ce qui s'est passé auparavant et de tout ce qui doit suivre. Elle est devenue partie intégrante d'un homme, entremêlée aux émotions passées de ses premiers souvenirs et de ses plus vifs regrets.

Elle marquera la fin ou le commencement d'une époque — les deux peut-être — et ses signes restent gravés dans le cœur quand le battement s'en est tu. Mais un jour, deux jours, après la fermeture de la porte ou la dernière caresse, il semble qu'elle n'ait pas même eu lieu.

Bien après, selon les événements, des mois après selon le temps, nous attendions dans une gare de l'arrière-pays où nos hommes devaient revenir de leurs diverses demeures et d'où l'unité devait partir pour son port d'embarquement. Le départ avait été avancé de façon soudaine ; et, dans chaque foyer, un télégramme était arrivé qu'on avait tenu entre des doigts inquiets, qu'on avait nerveusement froissé et scruté, craint, soupçonné et, enfin, ouvert pour apprendre l'amputation de quatre jours de la permission d'embarquement accordée pour une semaine. Les exigences de la guerre avaient manœuvré leur ravage avec une habileté consommée. Cette réduction d'une faveur, dont la somme avait été longuement additionnée et répartie par chaque bénéficiaire, était un témoignage raffiné de ce à quoi nous étions en butte. Le cadeau assez généreux (car nombreux étaient ceux qu'on avait envoyés outre-mer après une permission de vingt-quatre heures seulement) avait été supputé et dépensé d'avance jusqu'à la dernière heure ; le passage de chaque jour, de chaque soir, de chaque nuit d'oubli et de chaque réveil fatal, avait été prévu et ordonné, consciemment ou inconsciemment, en un dessin qui répondait aux inclinations réfléchies de chacun. Cet ordre dans une enveloppe jaune était une entorse malfaisante au plan prévu. Un répit de deux jours aurait pu contenir tout l'essentiel à condition d'en connaître d'avance les limites ; mais cette rupture de l'assiette en deux ne laissait qu'un morceau inutile. Et la cassure n'était pas nette et absolue, c'était un dommage évidemment irréparable. Car le télégramme n'ordonnait pas le rappel immédiat mais laissait à l'homme deux jours pour rejoindre son

poste. Il n'y avait même pas eu le bienfait d'un départ hâtif sans l'excitation ; simplement, le milieu était soudain devenu le triste pénultième. Enfouis les jours dont le futur était ouaté, protégé contre le chagrin imminent. Mais il restait la fin de tout, la dernière répétition qui pouvait être si cruelle ; le dernier minuit d'insomnie et de silence tendu entre les amants, les paroles qui n'osaient venir, les phrases qu'il ne fallait pas voir, la conversation qui devait être dégagée, la dernière aube, le dernier lever, le dernier petit déjeuner et l'heure ultime.

Au départ, on pouvait voir que ces hommes venaient de vivre une expérience aiguë, qu'ils se secouaient pour s'en débarrasser, qu'ils n'étaient pas encore pleinement délivrés, pas encore sûrs de leur équilibre, comme un être qui vient de sortir de l'action et se remet du choc du danger. Il leur fallait retrouver leur place dans le troupeau, se dissoudre à nouveau dans cette créature unanime qui se tendait ou se relâchait sur commande, qui pouvait être tournée, retournée, mue, arrêtée à volonté, qui serait bientôt enfournée dans un train, transportée vers le Nord, et descendue sur un quai pour reprendre une fois de plus sa lourde marche dans les intérieurs d'un transport. Mais les personnages n'avaient pas encore repris leur rôle : le comique n'était pas drôle ni le stoïque précocement digne. Comme dans toute communauté, il y avait un Nobby, un Ginger, un Bill et beaucoup d'autres surnoms ingénieusement affectueux. Une série d'hommes ne pouvait devenir une compagnie que lorsque ces ingrédients traditionnels émergeaient, et que l'homme à la chanson, le caporal aux bons mots, et le cuisot aux histoires inconvenantes, reprenaient leur place pour remplir de visibles vides.

L'unité qui s'assemblait au départ manquait de beaucoup de ces choses essentielles. Les soldats étaient encore des échantillons individuels d'humanité, hétérogènes, chacun réclamant son propre droit. Ils étaient encore accordés aux notions civiles de tendresse, aux souffles de

la passion et des caresses retenues. On pouvait deviner la porte fermée dans les larmes, le départ pressé de la chaumière. On se représentait facilement l'équipement de ce sergent encore tout mêlé à des objets féminins, le casque recouvert par un bas transparent, une combinaison de soie enroulée autour du fusil ; mais ces associations retrouveraient bientôt leur incompatibilité normale. Certes, on pouvait de tout temps se représenter l'adroit simple soldat, l'homme robuste, le colonel flegmatique, les supérieurs et les subordonnés comme des gens ayant une famille, un foyer et tous leurs accessoires ; mais on ne les associait guère à des circonstances empreintes d'une émotion violente ou d'une domesticité précise. Chacun était, aux yeux de l'autre, ou trop haut ou trop bas, trop faible ou trop fort, trop comique ou trop noble pour cela. Mais il apparaissait à présent que tous souffraient de la même manière. Mon propre chagrin présenté dans de nombreux miroirs se révélait sans originalité.

Plus tard, quand nous fûmes enfournés dans le train, et quand le long voyage eut commencé, on assista à la résurrection de la créature unanime. Les plaisanteries se firent plus fréquentes, plus bruyantes, et on y reconnut des voix familières. Les obscénités usées renaissaient de leurs sources habituelles. Ginger entonna une chanson, Nobby recommença ses monologues et Bill parlait de ses camarades avec son vocabulaire accoutumé. Il y avait dans cette reprise une vivacité rafraîchissante. Un homme avait recouvré sa place, son devoir, et le chemin bien tracé de son action et de sa fonction. Il ne pouvait pas se tromper s'il suivait ses souvenirs et jouait le rôle auquel il était entraîné. Au rythme du train et des voix bien connues montant du compartiment voisin par-dessus le bruit du wagon, il pouvait méditer sinon avec sérénité, du moins avec une émotion contenue, sur tous les événements profondément personnels qu'il venait de vivre.

Mais, tandis que l'homme revenait au sang, à la sueur et aux larmes du combat, il n'était pas mauvais de se

rappeler que le sang coule vite, que la sueur est un soulagement ; mais que la souffrance morale qui réclame les larmes est infiniment plus cruelle que n'importe quelle douleur physique. L'homme n'oubliait pas facilement la pénultième et la finale : la joyeuse et charmante sécurité qu'il avait fallu si vite abandonner ; le sombre pressentiment des déserts désolés de l'avenir ; la chaude tendresse dont il ne restait presque plus rien. Il ne pouvait oublier la dernière consolation, la douce joue salée de larmes, les lèvres entr'ouvertes en une prière inexprimée. Il ne pouvait oublier la souffrance mutuelle, la peine qu'il laissait derrière lui, assortie à la peine qu'il emportait. Il ne pouvait oublier le départ, non plus que la certitude pénultième que le départ aurait lieu. « Je ne peux pas oublier, dit un homme. Je ne peux pas espérer. » Il est évident, à présent, que voici, sans espoir, sans secours, l'heure du chagrin.

*Il est évident à présent, il est sûr
Que cet incident se termine,
Que cette durée immaculée du présent,
Diminuant devant le futur insistant,
Doit engendrer l'Adieu.*

*C'est la loi de la guerre
Que notre rencontre soit bornée ainsi,
L'incident défini par ses limites avec son corollaire
De sentiments mêlés :
Joie et désespoir.*

*Ce fut la dernière nuit, ce fut le dernier réveil,
Ce furent les dernières heures tiennes.
Fuis, ma bien-aimée, l'instant
Fatal de notre séparation,*

*[simule :
Détourne les yeux, bien-aimée, des préparatifs que je dis-
De mon casque et de mon masque à gaz garés dans le couloir ;*

*Du désordre
De mon équipement empilé,
De cet étalage
De boutons brillants et de cuir bien astiqué,
Bien-aimée, détourne-toi
Jusqu'à ce que je t'aie quittée.*

*Nous n'aurions jamais pu défier ce lendemain ni lui échapper
Et, dans le dernier silence partagé,
L'extase commune
Était brisée par un chagrin inavoué,
Déchirée par un cri silencieux :
« Devrons-nous toujours
Nous rencontrer pour nous séparer
Nous retrouver pour nous dire adieu? »*

*Faut-il pleurer
Sur l'écho tapi dans la peine du sommeil dont on se souvient?
Faut-il s'attarder encore
Dans le souvenir meurtri du bonheur perdu,
Dans la longue amertume de la paix passée,
Dans le désespoir glacé de notre séparation,
Loin l'un de l'autre et seuls?
Souvent, je suis venu pour vite repartir
Et, chaque fois,
L'incident d'amour fut joyeux,
Jusqu'au moment de l'appel sans recours
Qui fait surgir dans un morne silence,
Au delà de la grille ouverte devant moi,
Les vastes perspectives désolées
Aux ombres sans lumière,
Endurcies de chagrin,
Monotones de douleur,
La grisaille du jour mort-né
Dont la tristesse sans espoir n'annonce
Que l'Adieu.*

*Voici ce dernier instant
Que mes sens voudraient
Rappeler et chérir
Pour caresser avidement
Chaque fragment de ta beauté ;
Ce moment sensuel
Qu'aucune absence ne peut dissiper.*

*Ainsi, à l'heure de notre mort,
Laisse-moi toucher ton sein,
Laisse-moi regarder par tes yeux,
Goûter tes lèvres, respirer tes soupirs,
Boire ton souffle.
Laisse-moi me les rappeler bien,
Trop bien.*

*Puis, mettant fin au deuil,
Les derniers rites accomplis,
Les prières dites,
La coupe vidée, le festin terminé,
Repoussant l'illusion
De la pénultième promesse,
D'un dernier souvenir, dans une dernière caresse,
Hâte mon départ!*

*Il n'est plus temps de se raconter avant qu'on nous sépare
Et notre cœur brisé dit
Dans son dernier battement : Adieu.*

NOUS L'EMPORTERONS AVEC NOUS.

— La vie de soldat . . . , interrompit Jones le lieutenant en choisissant avec précision des mots longuement médités. Sur la vie du soldat, on peut dire ceci.

Et chacun écouta attentivement car c'était un fait rare d'entendre Jones prononcer d'autres paroles que d'en-

couragement ou de commandement. Sa voix était sourde et l'effort nécessaire pour suivre chaque syllabe d'un discours visiblement très réfléchi faisait des auditeurs des conjurés ; une telle attention n'allait pas sans respect et un certain degré d'approbation. On ne pouvait refuser son estime à Jones dont la haute silhouette silencieuse et voûtée vous indiquait le chemin sur la montagne avec une sûreté qui ne se démentait jamais. Car Jones était toujours ferme dans ses décisions, assuré dans ses calculs lents et attentifs. Jones était, en ses silences, un homme absolument admirable. Une force émanait de ses regards, de ses gestes, de sa sympathie et de son calme. Le calme était dû au rythme sur lequel il conduisait sa vie. Sa vie était rythmique, c'était une suite de courbes fermes, égales, puissantes, auxquelles sa pensée et ses émotions, la respiration de son esprit et de son cœur étaient minutieusement accordées. Pour Jones, l'action était nécessaire ; mais toute action était soumise au rythme de quelque commandement constant émanant d'une volonté inconnue. Pour Jones, la pensée était nécessaire ; mais sa pensée n'était pas un animal qui bondit et se débat, ni une floraison tropicale. Sa pensée était une de ces plantes robustes qui poussent lentement et fleurissent rarement en un discours réfléchi. Nous autres, qui sentions cela, nous prêtions attention à la couleur et à la matière de la floraison, percevions son doux parfum, observions en botanistes la structure de son épanouissement régulier.

— La vie de soldat est très amusante, dit Jones, et très saine, pour un adolescent ; mais c'est un enfer pour l'homme qui a commencé à bâtir sa vie, qui a choisi son travail, acquis une partie de sa maîtrise, construit sa maison, trouvé sa femme et vu naître ses enfants. Elle prive le citoyen adulte de tous les droits individuels que l'État lui a appris à considérer comme l'essence de sa constitution et le but de la démocratie. L'homme d'État ne paraît pas s'apercevoir, et le soldat de profession ne

voudra jamais comprendre et, par conséquent, jamais avouer, qu'il n'y a pas de différence radicale entre le citoyen soldat et le citoyen criminel condamné au bagne pour quelque faute très grave. En fait, pour un homme d'esprit méditatif, l'intimité d'une cellule est sûrement préférable à l'ignominie de la chambrée.

Le pire dans la guerre, ce n'est pas la mort et la destruction, mais le fait d'être soldat ; le pire dans le fait d'être soldat n'est pas le danger, mais l'ennui : et le pire dans l'ennui du soldat c'est l'absence de retraite, de vie privée, la privation de tout droit de décision individuelle et de tout droit de propriété.

Cette perte des activités et des passivités intimes de la vie humaine est une peine subie à des degrés extrêmement variables par les diverses catégories d'hommes et de soldats. Beaucoup, de par leurs habitudes normales, n'éprouvent pas le besoin de cette retraite et par conséquent ne souffrent pas d'en être dépossédés. D'autre part, il y a ceux qui considèrent l'intimité totale d'une épouse, l'étroit entremêlement de leur vie avec la vie d'une femme, comme la source de leur courage moral et leur seul mode de tranquillité. De tels êtres, enrôlés dans une armée, se trouvent sans force et sans valeur.

L'absence de retraite est, de même, une souffrance pour certains et un bienfait pour d'autres. La plupart des hommes ressentent cruellement l'humiliation qu'elle entraîne ; ils ne peuvent ni méditer sur leurs chagrins ni se consoler par la logique de l'existence, ni invoquer leur âme pour s'aider à supporter les coups de la société. Mais, si étrange qu'il puisse paraître, il en est qui détestent la solitude, et ont horreur de leur propre compagnie ; ceux-là, doivent se délecter dans la communauté militaire.

Le droit de prendre soi-même ses décisions, qui n'est pas reconnu dans l'armée, une fois la solde touchée, a été si souvent retiré aux hommes que sa perte n'est sensible qu'à ceux qui sont vraiment pénétrés des enseignements de la démocratie. Il en est beaucoup qui

préfèrent qu'on leur dise exactement ce qu'ils ont à faire ; mais, il en est d'autres qui considèrent la liberté de choix comme essentielle au plaisir de vivre. Ceux qui ont soif de commander à leurs prochains, n'assumeront aucune responsabilité au sujet de leurs propres pensées, de leurs propres actions ce sont de parfaits Allemands, des sujets rêvés pour n'importe quelle armée. L'Anglais moyen n'aime ni se mêler des affaires des autres ni qu'on se mêle des siennes. Il n'a aucune ambition de commandement, et la seule chose qu'il désire dans le pouvoir, c'est la sécurité qu'il y trouvera.

Mais les droits de propriété sont sacrés pour tous. Leur maison, leur jardin, ou leur chambre-studio, leur fauteuil préféré, leur rangée de livres ou leurs outils doivent indiscutablement être à eux avec le droit de les perdre ou de les prêter, de les échanger ou de les chérir, selon leur bon plaisir. Cet instinct humain se manifeste dans l'armée par les menus larcins qui s'y commettent et qui ne s'appellent pas voler mais chiper ou piquer. C'est un exemple de vie anormal provoqué par des circonstances anormales. Car le soldat se trouve brutalement dépouillé de toute possession personnelle et chargé de la propriété du gouvernement. Rien de ce qu'il emporte avec lui à la guerre n'est à lui par choix : rien n'est à lui mais il lui faudra payer en argent ou en punition ce qu'il en perd ou en abîme. Le pitoyable petit baluchon qu'on envoie à la veuve prouve bien cela. Il y a un portefeuille, une photo, quelques lettres, peut-être une montre, un étui à cigarettes ou un crayon conservé avec soin. Ces objets qui fixent le souvenir d'un homme sont tout ce qu'un soldat peut garder avec lui. Et le souvenir lui-même constitue sa seule valeur.

Ainsi, le soldat se trouve dépouillé de sa dignité humaine, souvent soumis au caprice d'une brute quelconque, parfois commandé par ses inférieurs moraux, physiques et intellectuels, rarement inspiré par l'ambition militaire, privé du droit de choisir entre le bien et

le mal, dénué d'amour et d'espoir, et abandonné avec ses seuls souvenirs. Ceux-ci deviennent infiniment précieux, car ce sont ses seuls intimes. On ne peut pas les lui arracher. Ils permettent au passé de corriger le présent et de nourrir d'espoir l'avenir.

Les souvenirs sont singulièrement indépendants des valeurs reconnues, et ce n'est pas l'or et les bijoux qui continuent de briller à travers les plus sombres intempéries. Une soirée banale au bord de la rivière éclipse très souvent un accueil royal, tandis qu'une tasse de thé dans le vent du crépuscule peut laisser un réconfort plus durable que le déjeuner de noces. Peut-être chacun a-t-il ses spécialités, les uns collectionnent les souvenirs de leurs triomphes mondains, de leurs coups de bourse heureux, de leurs aubaines à l'Hôtel des Ventes, de leurs réussites sportives et de leurs prouesses charnelles. Mais d'autres, qui n'ont jamais bien compris l'intérêt du succès, recherchent les objets sans valeur où ne s'accumulent que poussière, toiles d'araignée et l'odeur musquée des tendresses. Cela nous l'emportons avec nous. . .

A ces mots, Hunt, se rappelant soudain qu'il a dans sa poche un bibelot qui ne l'a quitté de tout son voyage, s'éloigna du feu commun et se glissa dans l'abri particulier qu'il s'était confectionné à l'angle du vieux mur. Il ralluma son bout de bougie et se mit à écrire avec ardeur. Un souvenir lui était revenu avec l'insistance du désir ; le souvenir d'une allée de banlieue, d'une crique de Cornouailles, d'une vallée du pays de Galles, où il s'était promené avec son fils, la veille de son départ. Où sa mémoire l'entraînait-elle ? Aucun de nous ne pouvait le savoir, mais traduite dans mon langage, — le seul que je puisse parler facilement avec sincérité — elle le conduisait dans une sereine vallée de Costwold où il allait, avec un petit garçon, pêcher dans une rivière aimée.

Robert HENRIQUES

(traduit de l'anglais par Denise Van Moppès).

STÉPHANE MALLARMÉ.

« Mais où point, je l'exhibe
avec dandysme, mon incom-
pétence sur autre chose que
l'absolu . . . »

Peu d'écrivains ont eu une influence plus profonde sur l'évolution littéraire et sur les esprits que Stéphane Mallarmé. On est pourtant loin d'avoir épuisé la substance de ces pages divinatrices que le Maître consacre dans *Divagations* à quelques problèmes d'esthétique. Hermétiques, peut-être, elles ont conservé plusieurs de leurs secrets et gardent jusqu'à présent intact leur rayonnement. Que d'écoles littéraires, depuis 1918 jusqu'à nos jours, du surréalisme à l'existentialisme, qui n'ont compris ou n'ont voulu comprendre qu'une partie de leur enseignement ! En exagérant cette vérité partielle elles tombaient dans l'erreur, dans l'outrance, alors que ce qui caractérise par-dessus tout la pensée de Mallarmé c'est précisément l'amplitude des vérités qu'il embrasse et l'équilibre, la synthèse de notions qui paraissent contradictoires à de moindres talents. Par l'harmonie complexe de ses idées, par cette divination du juste milieu, par la complémentarité de l'intuition et du raisonnement,

on peut dire que Mallarmé est essentiellement un classique (1). Il est bon d'insister sur cette qualité de sa pensée et de son œuvre singulièrement méconnue par la critique, favorable ou ennemie, qui sévit de nos jours. C'est ainsi que tout récemment Julien Benda, dans *La France byzantine*, accuse Mallarmé d'anti-intellectualisme ou que, inversement, Suarès voit tout le génie et toute la révolution mallarméens dans la prédominance absolue accordée aux sons, libérés enfin de l'esclavage du contenu, du sens. Il apparaîtra peut-être au lecteur de cette étude que l'hermétisme extérieur du Poète ne saurait servir de prétexte ni à l'une ni à l'autre appréciation. En un sens, il n'existe pas d'auteur plus intellectualiste que Mallarmé et l'intellectualisme de Julien Benda lui-même pâlit en comparaison ; mais c'est un intellectualisme platonicien et non académique, qui intègre à l'intelligence la sève de toute chose. De même, s'il est exact que Mallarmé excelle dans la musicalité du vers et a le premier été pleinement conscient des nécessités formelles des sons, il est absurde de prétendre que le sens reste secondaire dans ses poèmes. En vérité, ce qui caractérise Mallarmé est qu'il a su exceller dans chaque direction à la fois. Mais on a tort de vouloir à toute force faire prédominer un aspect de son génie sur les autres. La vraie

(1) Un classique au sens profond, et non formel, de ce terme, bien entendu. C'est-à-dire, essentiellement un *homme complet*, dont les tendances se développent selon une hiérarchie à la fois naturelle et morale, qui situe les tendances idéales à la fonction dominatrice qui leur convient mais sans pour cela supprimer l'exercice normal des autres. Un romantique, au contraire (ou un académiste, un surréaliste ou un existentialiste), sont essentiellement des *hommes incomplets*, qui ne cultivent qu'un aspect de l'homme, n'exaltent que certaines de ses tendances et recherchent précisément dans ce déséquilibre forcené une soi-disant puissance, une prétendue grandeur. Dans le meilleur des cas on parvient ainsi au *sublime*, non pas au *beau*, selon la profonde distinction de Kant.

grandeur de l'Hôte de Valvins réside au contraire dans le juste milieu entre toutes ces tendances.

Ce classicisme de Mallarmé est d'autant plus méritoire que les circonstances sociales au milieu desquelles s'est développé son génie ne prédisposaient nullement à cet équilibre supérieur et comme illuminé mais plutôt à toutes sortes d'excès et d'échappatoires faciles. En fait, Mallarmé a même commencé comme tous les autres par ce biais. Mais, par un effort d'approfondissement que le simple talent, lié irrémédiablement à un milieu ne saurait qu'esquisser, il a fait aboutir le chemin vicinal sur lequel il s'était d'abord trouvé engagé à la grande voie séculaire du génie.

*
* * *

Au lendemain de 1870, les générations intellectuelles, qui arrivaient à maturité, soulevées de la belle ardeur de rehausser encore l'éclat des lettres françaises et d'innover après un siècle que dominait Victor Hugo, respiraient en même temps l'atmosphère déprimante de la défaite et la sécurité d'un ordre social mercantile, qui ne pouvaient que leur inspirer le dégoût. Aussi, réaction bien naturelle, cherchait-on à fuir, à échapper n'importe comment à une réalité qui offensait. On s'évadait dans l'exotisme, dans le subconscient, dans le provençal, dans l'impressionisme, dans la durée bergsonienne, dans le mysticisme ou dans l'homosexualité, dans l'alcool ou dans l'action pure ; ou enfin dans la poésie, c'est-à-dire, face à une réalité sociale qui blesse, dans le Rêve, et, pour plus de sûreté, pour semer l'intelligence du bourgeois qui chercherait à suivre, dans l'hermétisme. Ainsi, ce vaste besoin d'évasion, de quelque nom qu'il se pare, est clairement dû au moment historique que traversait la France et au fait que tous ces écrivains étaient de bonne souche bourgeoise. On pourrait donc, à première vue, reprocher à cette littérature d'évasion et un manque d'intelligence et un manque de

cœur. Plus intelligente, elle aurait su prendre conscience du problème social, plus généreuse elle aurait pu sortir de sa classe et retrouver les chemins qui menaient au peuple, comme faisaient à l'époque un Zola ou un Vallès. Au lieu de cela cette littérature niait carrément les responsabilités sociales au point de chercher à couper tous liens de solidarité, voire toute ressemblance, de l'auteur avec les autres hommes, au point de se cloîtrer dans l'individu, de cultiver passionnément le Moi et d'aboutir par là au narcissisme esthète ou au culte du surhomme(1). Mais il faut bien voir que cet individualisme féroce, ce mandarinisme, qui prétend enfermer l'Art dans une tour d'ivoire, ciseler esthétiquement jusqu'à la vie même de l'écrivain — (que d'excès ce prétexte d'art va causer dans les mœurs!) — et réunir dans une haute communion de valeurs éternelles quelques *happy few*, en chapelle, n'est pas une recherche libre et naturelle mais qu'il est dû au mépris, au dégoût, je dirai même à la nausée légitime que des âmes bien nées ne pouvaient manquer d'éprouver devant cette bourgeoisie mesquine basement matérialiste et agressivement anti-artistique. La Société apparaît à ces tempéraments artistes comme une vaste prison, un hôpital fétide, un jeu de massacre mécanique, comme un non-sens tragique en face duquel il est juste d'affirmer les droits de l'individu — (qui possède, lui, un sens, une forme) — une société qu'il faut ignorer, dont il faut s'échapper, soit en fuyant en fait, comme Rimbaud a fini par faire, soit en fuyant sur place, dans une autre dimension.

On peut évidemment se demander pourquoi à pareille époque, en Russie, tous les grands écrivains étaient en-

(1) C'est la connaissance et l'amour de soi érigé en doctrine philosophique qui forme le thème fondamental de la poésie de Paul Valéry, qui est ainsi l'aboutissement et la sublimation de ces conditions sociales (cf. la *Revue du Caire*, octobre 1945). L'autre aboutissement est en Nietzsche.

gagés, pour reprendre un vocable à la mode. La littérature russe est déjà une littérature pleinement sociale depuis Gogol. Qu'on songe un peu aux *Âmes mortes*, au *Révizor*, ou à des personnages comme Roudine ou Nejdanov chez Tourguénéff, sans parler de Tolstoï, de Dostoïevsky, de Tchékhouv. L'esthétisme, même à tendance sociale, était mort vers 1840, comme en témoigne le caractère de Stépan Trofimovitch dans les *Possédés*. Bien plus, la critique philosophique en était faite par Bélinsky, Herzen, puis par Tchernichevsky. La raison profonde pourrait bien être que le problème politique et économique, tout le problème social, se posait en Russie en bloc. En France au contraire, les revendications politiques de la bourgeoisie avaient été soigneusement séparées des souffrances économiques de la masse du peuple par des dirigeants prévoyants. Depuis l'écrasement de Gracchus Babeuf et plus tard de la Commune tout l'idéalisme politique de la bourgeoisie s'est manifesté par la lutte menée pour la République, pour les libertés politiques. A cette époque la littérature française elle aussi était engagée. Les grands écrivains prenaient parti dans un sens ou dans l'autre. Mais après 1870 on est déjà en III^e république, les idéaux pour lesquels un Victor Hugo, un Lamartine avaient lutté sont réalisés. Les écrivains bourgeois n'ont plus d'idéal immédiat à promouvoir parce que moins généreux que Hugo, qui s'était penché avec amour sur la Commune, ils ignorent la revendication des libertés économiques par le peuple. Bien plus, cette société, qui avait constitué le but des générations précédentes, leur apparaît une fois réalisée aussi laide, plus laide même, que la royauté ou l'empire, parce que cette république bourgeoise, toute à ses appétits matériels, ne se pare même pas des fastes et du mécénat dont s'enorgueillissait la tyrannie. De là, après l'étape de l'individualisme, un retour de certains auteurs à l'action sociale mais en faveur de la droite catholique et de l'aristocratie. Ces auteurs sont alors, avec leur individualisme hautain,

leur foi dans le surhomme (ce que Hitler appellera plus tard le *Führerprinzip*), leur désir d'imposer à la société, une forme d'après des conceptions d'un vague esthétisme aristocratique, et, au fond, leurs liens de classe toujours présents, des précurseurs du fascisme. D'ailleurs ce n'est point par hasard que celui-ci s'est développé dans des conditions assez analogues de défaite et sous l'égide d'une philosophie nietzschéenne et d'un esthétisme social, dont d'Annunzio, comme Barrès, était partisan (1).

Aussi faut-il reconnaître que les tempéraments artistes, qui, dans ce climat dangereux, après une crise inévitable de mépris social et de pessimisme, se gardaient cependant de tomber dans la mégalomanie littéraire ou dans le réactionnarisme romantique mais qui manifestaient cependant leur réprobation à la société bourgeoise en s'enfermant dans des tours d'ivoire, en formant des cénacles de *happy few*, en recherchant même un certain hermétisme, constituaient la gauche de la pensée littéraire française. Ils prenaient position sans le savoir, mais d'instinct. Leur attitude ressemble, en somme, à une sorte de résistance passive à la Ghandi, à l'attitude digne et réservée que l'on garde sous l'occupation ennemie. Ils cherchaient à réduire au minimum les contacts physiques et moraux qui pouvaient subsister entre eux et la société bourgeoise; ils la décrétaient physiquement et intellectuellement intouchable. Bien plus, leur poésie ne cessait d'exprimer le dégoût de la moralité bourgeoise. Aussi bien aucun écrit ne saurait être indifférent et socialement nul. L'art pour l'art, à l'époque, était une protestation et une prise de position à gauche, la poésie pure était engagée.

S'il nous a paru indispensable d'imaginer le climat de

(1) Julien Benda a admirablement dépeint ces réactionnaires par raison pseudo-esthétique dans sa *Note sur la Réaction*, in *Revue du Caire*, nov. 1945.

l'époque et de dégager le sens social d'une activité littéraire qui semble, à première vue, en être singulièrement dépourvue, ce n'est pas, certes, pour tomber dans l'excès inverse et pour ramener dès lors systématiquement toutes ces recherches, toutes ces évasions, toute cette beauté, indistinctement à quelque chose de morbide et d'illusoire, à une excroissance psychologique sur des racines économiques ou enfin à la sublimation de tendances sociales refoulées. La découverte du subconscient, de l'impressionisme, de la durée, et tant d'autres, sont importantes par elles-mêmes quelles qu'aient pu être leurs causes occasionnelles. En poésie, si ce sont notamment des facteurs sociaux qui ont poussé au désir d'évasion et de rêve, à la recherche d'idéaux inaccessibles, enfin à l'hermétisme, cependant la qualité de l'évasion, du rêve et de l'idéal dépendent uniquement de la qualité d'âme de leur auteur. Toute la bourgeoisie française baignait dans les mêmes conditions sociales, mais il n'y a eu qu'un Mallarmé.

*
* *

Si Mallarmé a commencé comme tout le monde par le dégoût de la société qui se présentait à ses yeux, il s'est vite élevé de là à des réalités de plus en plus profondes et générales et il est ainsi passé d'un déséquilibre et d'un désir d'évasion relatifs à une société et à un milieu, à des angoisses plus éternellement humaines, dont les plus hautes et les plus graves demeureront, sans doute, épurées, même dans une société parfaite. Il est intéressant de suivre, justement, à travers la poésie de Mallarmé cette montée à partir des petites misères quotidiennes qui viennent blesser la sensibilité du poète jusqu'à la haine du bourgeois en général, puis, par une série de purifications jusqu'aux dilemmes les plus essentiels de la nature humaine.

*
* * *

Le « bourgeois » est pour l'artiste l'Antéchrist. Sentiment singulièrement plus intransigeant que l'opposition de classe, catégorie sociale tout extérieure à la psychologie des individus. La physionomie du « bourgeois » ressemble à celle de l'homme, dont il possède tous les sens. Mais il ne faut pas s'y tromper ! Il a des yeux organisés pour ne pas voir, ou du moins pour ne voir que ce qui peut lui être utile, des oreilles qui, pareillement, sont subtilement construites pour n'entendre que les sons mélodieux de l'argent, des mains capables de tout sauf de tenir un livre. D'autres organes lui manquent : il n'en possède aucun pour percevoir le Beau, le Juste, le Noble, le Désintéressé. Cet être étrange serait bien étonné de l'importance et du rôle qu'il joue dans la vie et l'évolution des artistes ! Rôle pourtant incontestable : un certain sentiment de muette horreur, toujours incrédule à retrouver en lui la forme humaine, font de lui un *mythe* où s'assemble la quintessence de l'horrible. Ce monstre torture de sa ressemblance et de sa suffisance ventrue la secte native et maigre des poètes. Il est pour eux le premier aspect du Réel, de la matière. Ils ont en partage avec lui : raison, langage, logique, arithmétique. Lui, ne les emploie, il est vrai, que dans un but de lucre. Pour échanger des papiers d'affaires, prévoir les cours en bourse, compter ses bénéfices. Eux en sont exaspérés au point de honnir parfois toute logique, toute arithmétique, toute clarté, ne fût-ce que pour le narguer, lui démontrer son infériorité, l'empêcher de distinguer quand on se moque de lui et quand on profère des choses vraiment profondes et belles. C'est en cet excès contraire que tombent progressivement les poètes qui, parce que Mallarmé a été obscur, s'imaginent y voir l'unique condition pour être des Élus. Mais les *happy few* sont, par

définition, rares. Mallarmé, la peau crispée lui aussi par le contact imposé du « bourgeois » en culottes courtes en classe ou en jaquette dans les salons, eut le génie de ne maudire ni raison ni logique, ni langage ni arithmétique, mais de les élever jusqu'à sa plénitude royale et jusqu'à son désintéressement d'Apôtre. L'intelligence retrempee dans l'intuition aboutit alors à un hermétisme qui n'est ni un jeu, ni une protection contre la foule — (pourquoi lui faire cet honneur?) — mais simplement une clarté d'essence supérieure, un langage qui cherche en dépassant sa destinée utilitaire, à s'égaliser à l'agilité souveraine de la pensée, une raison qui retrouve des souplesses inconnues, enfin une métrique aux nombres d'or. D'habitude. Car ce serait mal défendre Mallarmé que contester qu'il est parfois hermétique pour le plaisir et déploie fastueusement sa virtuosité dialectique et rythmique pour des sujets qui ne l'exigent pas. Disproportion, alors, de la forme et de la matière. Préciosité. D'ailleurs exquise.

*
* *

«Azur» est peut-être le mot le plus fréquent chez Mallarmé et par ce terme il entend indistinctement ce qui est Idéal, Absolu et Rêve. Mais le mot «rêve» n'avait pas en 1880 le sens d'aujourd'hui. Le Rêve alors prenait un aspect plutôt négatif : c'était l'opposé du Réel, c'est-à-dire tout d'abord du bourgeois. Mais le bergsonisme, la psycho-pathologie, la psychanalyse ont conféré maintenant au mot un sens plus précis et pour ainsi dire clinique : c'est le subconscient, la pluie d'images, les associations automatiques. Le «rêve» de Mallarmé au contraire, pleinement conscient, s'élève de la veillée ardente et amère et de l'intelligence hissée au niveau d'elle-même. C'est l'absolu, que la raison seule ne saurait quérir, mais que désigne d'un long doigt et d'un ongle d'onyx l'Angoisse, *ce seul objet dont le néant s'honore*, et que découvre et possède,

en nous égalant à lui, l'intuition intellectuelle ; le Poète alors cherche à la suggérer « par ses rythmes croisés en fugue et par des relations d'images exactes dont se détache un tiers aspect fusible et clair présenté à la divination ». La raison saura à son tour la comprendre quoique non dans son essence unique et de force explosive, mais dans la multiplicité qu'elle implique, projette et organise.

Le Rêve. Il est d'abord la nécessité de cultiver le sentiment de la condition humaine, qu'ignore paisiblement, et par là offense, le « bourgeois ».

Dans cette voie l'étape première est précisément de sentir la bêtise désespérément insignifiante du « bétail ahuri des humains », d'être

*Pris de dégoût de l'homme à l'âme dure
Vautré dans le bonheur où ses seuls appétits
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits.*

Le problème que pose l'existence d'une telle humanité aux côtés de celle que le poète sent vivre en lui est la première forme, la moins tragique, de l'alternative Rêve-réel. Certes, elle est, peut-être, la plus agaçante. Par sa masse, par la pesanteur de ses idéaux qui sont autant de préjugés, par la servitude qu'elle impose, hélas, de se mettre à son niveau, d'articuler son langage, de refréner ses opinions, pour, simplement, subsister, elle darde le Poète de mille piqûres d'épingles. Sa hantise le poursuit dans tous ses actes et parfois, jusqu'à la face de l'Absolu, le « vomissement impur de la Bêtise » le force à « se boucher le nez devant l'Azur ». La seule consolation est dans la Gloire qui agenouille la société devant le génie. Mallarmé ne l'a pas connue mais il en parle, sans effort, au nom de la confrérie des *égaux de Prométhée à qui manque un vautour*.

Le plus intolérable est le dédain de la société bourgeoise, ses mépris, les quolibets dont elle couvre le poète,

outré surtout à constater qu'il en est atteint :

*Nuls et la barbe à mots bas priant le tonnerre
Ces héros excédés de malaises badins
Vont ridiculement se pendre au réverbère.*

ou du moins y songent assez pour l'écrire.

L'angoisse issue de cette première forme du conflit n'est pas de la qualité la plus haute, car les termes de l'antithèse ne sont pas encore inéluctables. La loi sociale est, après tout, une convention qui peut changer. Il arrive qu'on y échappe, par la gloire ou la richesse. Et puis on peut rêver une société idéale. Le destin social ne s'applique pas avec l'immédiate inexorabilité d'une loi naturelle. On peut, avec lui, tergiverser, voire vaincre. Or le vrai tragique s'élève des antinomies irréductibles. Ce qui blesse ici c'est l'existence d'une force aveugle et bête, d'un hasard malin, le Guignon, qui ne sait procurer au Poète la douleur noble et pure issue du tragique vrai.

La seconde opposition du Rêve et du Réel s'érige entre l'Idéal de l'Amour parfait et l'incompréhension inhérente à l'amour réel. Le rêve d'un second Moi, pourtant distinct, qui s'aimerait en nous aimant et que nous aimerions en nous aimant nous-même, cette parfaite transparence du Moi et du Toi, qu'on veut éternelle, trouve un constant démenti, non seulement dans la passion, mais encore dans l'amour parfait tombé dans le réel. Oh ! la secrète et irréfutable amertume,

*Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.*

Il est à supposer, cependant, que dans le choix de cet amour hautement cornélien, qui s'établit de la coïncidence des cimes de deux rêves, Mallarmé a connu une vive part de satisfaction. On connaît les vers exquis :

*O si chère de loin et proche et blanche, si
Délicieusement toi, Mary, que je songe*

*A quelque baume rare émané par mensonge
Sur aucun bouquetier de cristal obscurci*

*Le sais-tu, oui ! pour moi voici des ans, voici
Toujours que ton sourire éblouissant prolonge
La même rose avec son bel été qui plonge
Dans autrefois et puis dans le futur aussi.*

Et pourtant les veillées solitaires concluait avec une tristesse adoucie de sagesse :

*Je crois bien que deux bouches n'ont
Bu, ni son amant ni ma mère,
Jamais à la même chimère...*

Il faut se résigner ! Le réel offusque le rêve et condamne le héros mallarméen à l'*inexhaustible* veuvage.

C'est à se demander si ce n'est la faute au Moi lui-même si là encore, plus tragique, ne se perpétue pas l'antithèse inévitable. Si le Moi et le Toi ne sont pas transparents l'un à l'autre, n'est-ce pas que le Moi lui-même contient des contradictions ? Le Saint, l'Homme partira donc à la recherche d'une connaissance parfaitement limpide du moi. *Connais-toi toi-même !* Et comme il se mire dans l'intelligence, dans l'intuition intellectuelle, il s'agit pour l'intelligence de se saisir dans son initiative, dans son élan. Mais la connaissance est un témoin qui se gêne irrémédiablement lui-même. L'initiative intellectuelle doit se détourner pour, comme le serpent, se mordre la queue. L'esprit se saisira se saisissant... Mise en scène de l'intuition de soi-même... Voilà dans sa matière et sa forme même le thème de la *Jeune Parque*, le mythe du *Narcisse*, qui s'appelle ici Hérodiade :

Où, c'est pour moi, pour moi que je fleuris, déserte !

.....
Je meurs !

J'aime l'horreur d'être vierge et je veux

*Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
 Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile
 Inviolé sentir en la chair inutile
 Le froid scintillement de ta pâle clarté
 Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,
 Nuit blanche de glaçon et de neige cruelle!*

*Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle
 Mon rêve montera vers toi : telle déjà
 Rare limpidité d'un cœur qui le songea
 Je me crois seul en ma monotone patrie
 Et tout autour de moi vit dans l'idolâtrie
 D'un miroir qui reflète en son calme dormant
 Hérodiade au clair regard de diamant...
 O charme dernier, oui! je le sens, je suis seule.*

Mais l'opposition du Rêve et du Réel dans le moi n'est-elle pas un effet de cette même antinomie dans les rapports de l'Homme et de la Nature? L'idéal ici, tel qu'il apparaît à Mallarmé, semble être dans une fusion de l'homme et de la nature, qui est moins dans le fait de se sentir à sa place au sein de son éternité, — bien que le poète l'ait peut-être essayé,

*Par les champs où la sève immense se pavane

 Et creusant de ma face une fosse à mon rêve
 Mordant la terre chaude où poussent les lilas...*

L'essai n'a sans doute pas réussi, bien que Mallarmé vécût dans le site pittoresque de Valvins, dans un fouillis de végétation, au bord de la Seine, où il aimait promener sa rêverie à la cadence des avirons,

Dans la fluide yole à jamais littéraire
 dont parle Valéry.

Le Maître est beaucoup trop un intellectuel, presque un cérébral, pour se laisser aller à la sympathie émotive, à l'*Einführung* des romantiques allemands.

— L'idéal est plutôt dans la recherche d'une identification de la Pensée et de la Nature. Mais le réel s'oppose trop à ce rêve. La nature en face de l'homme est une force immense, elle l'écrase de ses lois. Elles ne sont plus ici des préjugés que l'on peut refuser, mais s'appliquent inéluctables dans l'éternité : elles sont nécessaires à l'harmonie de l'Être. C'est elles qui ont voulu l'homme petit, ses raisons contingentes, incapables de hisser leurs éléments jusqu'à l'éternité du nécessaire, soumis à l'espace et au temps. Et pourtant l'intelligence désirerait s'égaliser à l'immense nature.

Le poète est pris au sol, comme le Platane de Valéry. Le Cygne a le plumage pris dans la glace du lac pour n'avoir pas su s'égaliser à son destin

*Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.*

D'où le désir insatiable d'évasion, car ce n'est jamais tel ou tel site qu'on évite, mais le site, parce qu'il n'est qu'un site. Après Rimbaud, Mallarmé inaugure les itinéraires de fuite qui se multiplieront dans la littérature :

*Fuir ! là-bas fuir ! je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !*

*Au seul souci de voyager, tel est le secret du sourire du
pâle Vasco.*

Mais, davantage, notre finitude dans le temps offense le Rêve d'Éternité :

De l'éternel Azur la sereine ironie...

La Mort est ainsi le symbole ultime des antinomies du

Réel et du Rêve. Elle est par là même l'amante toujours fidèle du Poète.

O mort le seul baiser aux bouches taciturnes !

Certains jours, elle inspire une crainte malade :

*Je suis, pâle défait, hanté par mon linceul
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.*

À d'autres, elle est le havre bienfaisant :

*O mère, qui créa en ton sein juste les corps
Calices balançant la future fiole,
De grandes fleurs avec le balsamique Mort
Pour le Poète las que la vie étiole.*

Elle apparaît même aux heures d'espoir,

Un peu profond ruisseau calomnié, la Mort.

C'est elle en tout cas qui donne à toute chose du Réel ce goût de cendre qui les oppose aux objets étincelants du rêve :

Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale...

En ce monde, le poète est l'exilé de l'Autre, que, puisqu'il l'imagine, il devrait habiter. Il est le malade des bruits, mais aussi le malade des images, le malade du toucher, le malade de tous les sens. En face du monde idéal, le monde réel est un triste hôpital où le héros accablé se sent parfois

Un moribond sournois redressant un vieux dos.

Mais par son horreur même, la Mort communique au Poète la secousse qui le remet sur le chemin inverse et,

elle qui l'avait amené d'une première et superficielle antinomie du Réel et du Rêve jusqu'à la contradiction essentielle, lui inspire la force de se racheter par l'idéal qu'à sa négation le poète épellera en lettres d'or. L'alternative Fini-infini surmontée par un effort surhumain du héros, il se veut transposer tout entier, — son Moi, son Toi et la gamme entière des sensations — en une perspective spirituelle parfaitement transparente au regard de l'intuition. Dans l'univers des choses en soi, seule subsistera une intelligence essentielle qui les pénètre de part en part et où elles se reflètent en figures de lumières. L'identification du Rêve et du Réel accomplie, — et elle l'est si rêvée avec assez de force, — les antinomies inférieures se résolvent avec une aisance qui donne l'impression d'une allégresse divine. Il n'y a plus que de triomphantes identités : le Poète est égal à lui-même comme il est égal au Toi, il s'identifie avec les hommes et avec la nature entière. Tous les éléments de sa pensée resplendent d'une nécessité éternelle. Réconcilié avec le temps il s'écrie avec transport :

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui...

Seulement ces éveils victorieux où se perd le complexe de l'exil durent ce que persiste la participation à ces mondes qui ont l'éternelle nécessité de la beauté. Et ces univers ne survivent guère à l'intuition intellectuelle qui les actualise dans le réel. L'intuition est avare. Elle dégénère trop souvent en rêverie et se dilue dans le vague et l'obscurité ou en sèche logique, dont les arguments cent fois répétés précisent un schéma, un plan de ce monde absolu, sans faire autre chose qu'irriter en vain le Poète au lieu de leur redonner vie. Le poète cherche donc à prolonger la vision en lui communiquant une existence autonome dans le réel quotidien. Il la fait revivre, la communique aux autres. C'est un salut et un devoir, la forme essentielle de l'Action, la plus

haute charité. Dans le vaste hôpital fétide, l'art ouvre des fenêtres sur des paysages lumineux.

*Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on trouve l'épaule à la vie, et, béni,
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,
Que dore le matin chaste de l'Infini*

*Je me mire et me vois ange! et je meurs, et j'aime
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
A renaitre, portant mon rêve en diadème,
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté!*

Telle est l'Aumône que le Génie assis au festin, assis au Banquet comme dirait Platon, assis à la Cène comme disent les chrétiens, jette au mendiant de la vitre.

Et surtout ne va pas, frère, acheter du pain.

Le tragique du poète lucide est maintenant à constater son impuissance à peindre l'aurore de l'éternité. Le cygne est condamné pour les chants qu'il n'a pas su dire

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.*

Si ce n'est pour faire vivre sur quelque écran féerique devant l'humanité ces visions séraphiques, quelle raison à l'exil? Le poète constate qu'il ne sait chanter sa torture, son angoisse, il se lamente sur sa stérilité. Il sombre alors parfois dans un vaste et docte ennui :

*Car j'y veux puisqu'enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...*

Mais, au sein même de l'impuissance et de l'ennui, il retrouve encore le désir et la soif de l'absolu :

*Où fuir dans la révolte inutile et perverse?
Je suis hanté. L'azur! l'azur! l'azur! l'azur!*

Quelle tremblante joie aussi lorsque l'inspiration retourne :

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée!

Le génie authentique devrait pouvoir célébrer la joie au lieu de puiser son inspiration à l'angoisse ou à la mort. La sagesse est méditation de la vie, disait Spinoza. Mais la confiance reste entière, il est toujours le solitaire ébloui de sa foi :

*L'espace à soi pareil qu'il s'accroisse ou se nie
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.*

Le Rêve, devant les insultes du Réel, ploie ses « ailes indubitables » en lui. On s'imagine les longues veillées silencieuses du Poète, parmi le regard muet des objets familiers du salon, suivant dans la fumée du cigare les alternatives de la songerie, qui bâtit un mode d'expression totale et enfin adéquat de la vérité, permettant de la fixer vivante dans le Réel, — jusqu'au matin blafard qui illumine doucement la vitre :

*Ces purs ongles très hauts dédiant leur onyx,
L'angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore.*

*Sur les crédences, au salon vide, nul ptyx,
Aboli bibelot d'inanité sonore
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le néant s'honore).*

La pensée s'annule elle-même dans ses hésitations vespérales :

*Une dentelle s'abolit
Dans le doute du Jeu suprême...*

On aboutirait à quelque musical nihilisme, si, par un mensonge propre à l'art, le poème en réalité ne fleurissait l'éveil. Le poète se demande parfois, dans son angoisse et avec le soudain espoir de l'enfant, s'il n'aurait quelque autre moyen que l'art et la mysticité, si quelque éther n'existe pas qui permette l'envol définitif :

*Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir avec mes deux ailes sans plumes
— Au risque de tomber pendant l'éternité?*

Le Maître n'a d'ailleurs pas perdu confiance dans les moyens de l'art, ni en son génie, puisque la fin de sa vie est marquée par une tentative dernière, pour assouplir la poésie, la langue, la syntaxe, jusqu'à la condition de pure symphonie, afin d'égaliser, par un Réel que le poète enfonce dans la matière sous les espèces du poème, la transparence de son Moi à lui-même, cet espace et ce temps spirituels, et ces univers translucides qui habitent et qu'habite la pensée. Seulement là encore, il ne peut s'empêcher de se faire à l'avance la réflexion que ce réel créé par le Poète, même s'il est une rare réussite où tous les éléments apparaissent nécessaires et éternels, ne suffit pas à nier tout le reste du Réel où règne le désordre mais qu'au contraire, en un sens, il l'atteste dans la mesure précisément où il est fait pour le nier, où il est une rare réussite du désordre lui-même :

Un coup de dé jamais n'abolira le hasard...

Alexandre PAPADOPOULO.

(à suivre.)

LE SAPEUR NICOLAS KHARITONOV.

Il était singulièrement taciturne, ce petit homme aux mouvements lents, à la peau si hâlée qu'elle paraissait noire, aux grandes mains veineuses qui ne connaissaient pas le repos, même dans les brefs moments de relâche dans la bataille. Ses mains trouvaient toujours quelque chose à faire. Assis au coin du feu du bivouac où cuisait la bouillie, ou écoutant le caporal Kapoustine lire à haute voix le journal, le soir, Nicolas Kharitonov s'affairait toujours à quelque besogne. Il raccommodait sa capote à grandes aiguillées de soldat, ou aiguisait doucement la hache sur une pierre lisse ramassée au bord de la route, ou taillait une pièce de bois avec son grand couteau à virole. Et, à la fin de la lecture, on était étonné de voir qu'il avait confectionné une jolie cuiller de bois, ou un porte-cigarettes, ou une pipe, le couvercle d'une veilleuse, ou un autre objet fort utile dans la vie des tranchées.

Ils sont nombreux, les objets taillés de la main du sergent Nicolas Kharitonov, dans la compagnie de génie commandée par le capitaine Grouchine. Le sergent a la réputation d'être un garçon courageux, débrouillard et toujours maître de lui. Le capitaine lui donne toujours les missions les plus difficiles, et Kharitonov s'en tire le mieux du monde. En certains jours, ses camarades n'entendent pas dix mots de lui, ce qui n'empêche pas qu'on dise dans la compagnie à tout moment : Kharitonov

nous a dit ceci ou cela ! Le sergent nous a conseillé de faire ceci ou autre chose.

Kharitonov refusait toujours, poliment mais catégoriquement, de parler de lui-même et de ses affaires :

— Écrire sur moi ? A quoi bon ! Nous faisons un métier de taupes, de fouilleurs de terre. Écrivez plutôt à propos du tireur d'élite Solodkov. On dit qu'il a tué trente-deux Allemands. Voyez encore l'éclaireur Bakharév... Le journal de la division a publié tant de choses intéressantes sur lui. Mais moi ! Depuis le début de la guerre, je n'ai peut-être pas dépensé deux chargeurs.

En revanche, ses camarades, les sapeurs, parlent beaucoup et volontiers du sergent Kharitonov. Leurs récits qui n'ont rien d'une fiction, ébauchent le portrait de Nicolas Kharitonov, un Russe tout simple qui ne fait pas la guerre le fusil ou la mitraillette à la main, ou auprès d'un canon, mais avec une hache et une pelle, avec une caisse de tollite et un bickford.

Fils d'un fumiste de Viatka, il avait parcouru le pays depuis son enfance, avec son père, en construisant dans les villages les simples fours russes. Il aimait ce métier, et il le connaissait bien. Mais quand les premières usines géantes commencèrent à pousser dans le pays, il rendit ses outils à son père et alla dans les chantiers de l'hydrocentrale du Dniepr. Au début, il travailla comme manœuvre, comme brouetteur, plus tard, comme terrassier et bétonnier ; vers la fin des travaux, c'était un chef d'équipe. Jusqu'à la guerre, il travailla à construire sur le Dniepr des usines grandes ou petites, filles de l'hydrocentrale du Dniepr ; et là encore, dans les travaux de maçonnerie il se distingua et mérita la médaille « Pour la vaillance au travail ».

Dans les premiers jours de la guerre, Kharitonov eut à construire des fortifications de béton aux abords du Dniepr. Lorsque les hordes fascistes se ruèrent sur le grand fleuve, il fit partie de l'équipe chargée de faire sauter le barrage. Il vit le Dniepr déchaîné se précipiter

par les brèches ; il vit disparaître dans l'eau bouillonnante ce qui avait été construit au prix de plusieurs millions de nuits sans sommeil. Ce matin-là, il vit des hommes courageux pleurer sans avoir honte de leurs larmes, pleurer en démolissant ce que leurs bras avaient créé de mieux ; et ce qu'il ne fallait pas laisser tomber aux mains de l'ennemi. Ce fut ce jour-là, sans doute, qu'un cheveu blanc comme un poil de castor brilla sur la tête de Kharitonov.

Le constructeur se fit soldat. L'homme qui avait passé sa vie à édifier avec des briques et du béton des bâtiments géants majestueux, pour le plus grand profit de l'homme, marchait à l'arrière-garde des troupes pour faire sauter les ponts, les châteaux d'eau, les routes, afin que l'œuvre de nos bras ne pût servir l'ennemi. Ce travail de destruction, terrible pour un travailleur, il le fit avec un acharnement silencieux. Et à chaque bâtiment dynamité, son cœur se gonflait d'une haine inextinguible envers l'ennemi.

Il est vrai, peut-être, que pendant toute la guerre il n'avait pas dépensé deux chargeurs, mais le mal qu'avait causé aux Allemands la haine furieuse de ce taciturne pouvait être comparé à l'activité de toute une batterie d'artillerie.

Sa principale arme, c'était la présence d'esprit, la ruse, le savoir-faire, qualités qui furent toujours le propre du soldat russe. L'hiver dernier, un groupe de sapeurs fut lancé dans les arrières allemands avec la mission de miner la route où devaient passer les renforts allemands. Par une nuit de chasse-neige, les sapeurs parcoururent en rampant plusieurs kilomètres en traînant à leur suite de petits traîneaux chargés de tollite. Les Allemands s'attendaient à une percée soviétique, et eux-mêmes avaient miné en échiquier le terrain où Kharitonov devait déposer des mines ; et ils avaient placé de petites pancartes pour signaler les endroits minés.

Les sapeurs arrivèrent à la route. La neige, enchaînée par le froid, rendait un son de porcelaine. Elle était tellement polie, tellement tassée que la moindre égratignure fraîche y était visible. Comment faire, alors ? Nicolas Kharitonov retroussa les manches de sa blouse de camouflage et, marchant sans bruit en ses bottes de feutre, sortit sur la route et commença à déplacer les pancartes allemandes en suivant le même ordre d'échiquier, mais à rebours, en effaçant soigneusement les petits trous laissés par les piquets. Au point du jour, rentré chez lui, dans l'abri de l'avant-poste, un gobelet de thé chaud à la main, Kharitonov écouta avec un sourire oblique les détonations sourdes qui venaient du côté allemand. Un convoi de l'ennemi s'était égaré au milieu des pièges, et les camions sautaient sur des mines allemandes.

Une autre fois, devant une ville encerclée par nos unités, à la veille de la nuit d'assaut, Kharitonov fut chargé de couper les barbelés des fortifications allemandes. Le capitaine l'avertit que le terrain qui précédait les barbelés était abondamment miné et que, déjà, deux sapeurs y avaient trouvé la mort.

Kharitonov prit ses ciseaux et rampa en suivant la trace de l'un des sapeurs tués. Il arriva à la zone des barbelés et, avant de se mettre au travail, examina attentivement le lieu où son camarade avait péri. Une tache de brûlure noire apparaissait nettement sous le fil de fer. Kharitonov longea en rampant la ligne du barbelé et remarqua tout à coup que les Allemands avaient suspendu auprès des pieux de petites mines à fougasse, réunies entre elles par un fil de fer. Toute oscillation devait faire sauter la mine, frapper celui qui coupait le barbelé et signaler sa présence aux Allemands.

Le capitaine Grouchine, installé dans la tranchée de la première ligne comptait les longues secondes et scrutait impatiemment du regard l'obscurité où Kharitonov avait disparu. L'heure fixée était depuis longtemps écoulée, et il ne revenait toujours pas. Enfin, peu avant

le lever du jour, on entendit un souffle oppressé, et la neige craqua. Kharitonov se laissa choir dans la tranchée, tout couvert d'égratignures, mais rayonnant. Il annonça que tous les passages étaient frayés et tira de sa poche un objet quadrangulaire qui ressemblait à une boîte à thé.

— La voilà. Il faut l'examiner. J'ai coupé vingt-huit mines comme ça sur les barbelés. Du travail ingénieux ! Dès qu'on fait bouger un peu le barbelé, adieu, on passe l'arme à gauche !

Ensuite, profitant d'un instant de loisir, Kharitonov s'affaira longuement auprès de la mine allemande désamorcée. Il étudiait son mécanisme et, l'ayant démonté, expliqua à ses camarades le secret assez simple de cette innovation allemande.

L'esprit débrouillard de Kharitonov fut particulièrement utile à ses camarades aux jours de notre offensive de printemps, sur les routes dégelées et bourbeuses de la région de Smolensk. En se retirant, les Allemands cherchaient à se décrocher de l'ennemi ; ils minaient abondamment les routes et les sentiers, le seuil des maisons, les portes des abris, les camions et les pièces d'artillerie abandonnées, les dépôts, et même les croix funéraires et les cadavres de leurs camarades.

A la tête d'un groupe de sapeurs-éclaireurs, Kharitonov précédait un bataillon en fouillant les routes avec des sondes à mine, en les nettoyant avec des crochets, en examinant soigneusement le moindre objet abandonné sur la route.

Ce fut là, dans la ville détruite de Béloyé que je fis la connaissance de ce soldat peu causeur qui n'avait pas dépensé deux chargeurs depuis le début de la guerre. Sans dire un mot, il me présenta des boîtes de lait condensé allemandes avec des bickford qui y étaient attachés. Il me montra des bottes neuves laissées au seuil d'un abri : dans l'une d'elles se cachait une mine à détonateur très sensible. Il me conduisit enfin à un

volume de vers de Pouchkine, resté grand ouvert sur la route, et dont la couverture était rattachée à une fougasse cachée sous la neige...

— L'Allemand veut faire le malin. Eh bien, non, tu ne seras pas plus malin que le Russe : on en a vu bien d'autres, dit Kharitonov. Il coupa avec précaution le fil qui reliait le livre au détonateur, enleva la neige humide qui couvrait ses pages et serra avec soin le volume dans le sac de son masque antigaz.

Ce fut sur les routes de Smolensk que Nicolas Kharitonov accomplit son nouvel exploit extraordinaire et modeste comme lui-même. Un tank lourd soviétique, cherchant un gué, avait touché de sa chenille une puissante mine allemande dissimulée dans la neige. Par un hasard heureux, la mine se trouva prise dans un interstice des chenilles, et ne sauta pas. Mais chaque nouveau mouvement du tank pouvait entraîner un désastre. Il paraissait impossible de retirer de dessous la chenille la mine incrustée dans la neige et dans la terre gelée. Pourtant, Nicolas Kharitonov voulut tenter sa chance. Il exigea que tout le monde se retirât loin du tank, il se coucha par terre et, doucement, se mit à retirer de dessous la chenille la neige tassée et dure. Ses doigts glissaient doucement autour de la mine. Lorsque la neige congelée résistait, le sapeur se penchait tout près de la mine et amolissait la glace avec son souffle. C'est ainsi qu'au bout d'une heure il réussit à retirer quelques poignées de neige et de terre.

Les doigts du sapeur se figeaient, il souffrait douloureusement du froid. Lorsque ses mains perdaient toute sensibilité, il les réchauffait sous sa chemise et se remettait à creuser la neige, à côté de la mine, minutieusement et obstinément. Il passa toute la journée à faire ce travail. Vers la nuit, le froid s'accrut, et il devint encore plus difficile de creuser.

Le tankiste et ses camarades qui regardaient travailler Kharitonov, lui conseillaient de prendre du repos, lui

apportaient du pain et un thermos plein de soupe. Il les chassait d'un geste irrité.

Kharitonov travailla ainsi pendant quatorze heures. Le matin, pâle, les doigts gelés, titubant de fatigue, il s'approcha de la petite tente des tankistes et dit d'une voix rouillée :

— A présent, faites marcher le moteur.

Le disque plat de la mine désamorcée faisait une tache rouge dans la neige, loin de la route.

Nicolas Kharitonov s'est familiarisé avec la guerre, il s'est incrusté dans son train de vie si rude, mais ses mains de maître constructeur languissent sans le travail coutumier, le travail créateur.

Une fois, Kharitonov fit part à ses camarades de son rêve secret :

— Une fois que nous aurons chassé l'Allemand, je m'en retournerai à notre hydrocentrale, sur le Dniepr pour la ressusciter, la chère âme ! Ah, ce qu'on travaillera bien, les gars !

Boris POLEVOÏ.

POÈMES (1).

MISERERE.

*Pitié pour nous Seigneur Tes derniers survivants
car Tu nous as donné ces morts en héritage
nous sommes devenus les pères de nos morts.
Pitié pour nous Seigneur pitoyables parâtres
qui avons engendré ces hommes dans la Mort :
nous voici séparés d'eux par leur cadavre
eux qui sont déjà morts et fondés en Ta nuit.
Notre obscure journée s'éblouit de leur nuit
notre chair se révolse au contact de leur ombre
nous n'avons point assez de nuit pour nous terrer
nous sommes nus jusqu'à la moelle dans leur gloire
et nos morts tombent en poussière en leur pensée
nous sommes devenus étrangers à nous-mêmes
de grands vents soufflent qui nous chassent de la chair*

*nous tremblons de mourir et nous tremblons de vivre
nous sommes pour toujours en deçà de la Mort.*

(1) Ces quatre poèmes vont paraître dans un recueil intitulé *Jour de colère*, édité par Edmond Charlot, à la courtoisie duquel nous devons cette communication.

PRIÈRE.

*Seigneur je ne prie point pour ceux vêtus de plaies
dont le sang est l'instrument de Ta justice
mais pour ceux que Ta main terrible a consacrés
ceux qu'attise la soif amère de l'injuste
et qui voudraient tarir Ta solennelle nuit.
A tâtons dans la blême immensité du crime
comme ils tremblent du froid total de l'avenir !
Et leurs peuples hagards que le mutisme épuise
alourdis de leurs morts plus pesants que des fers
s'acharnent à broyer les os de leur histoire :
entends grincer sans fin la meule de leur roix . . .*

*L'ombre des ruines pèse au front cendreur des peuples
le sang les cerne et les assoiffe mais où fuir
eux dont les pas rougissent l'air et dont les gestes
sont des ronces de sang étouffant les lointains ?
L'ouïe martelée d'horreur l'œil grand ouvert aux flammes
les mains crispées sur les leviers de la folie
ils sentent bouillonner la terre courroucée
des hécates de sang se mirer en leur Âme
et soulever les morts abrupts énormes lames
par-dessus les charniers où grouillent les vivants.
En vain se jettent-ils dans l'étendue béants
noirs fœtus de la peur ils butent à quel ventre
nourricier atrocement de leur démence
et qui les séparant de dieu du ciel du jour
les resserre en un nœud d'enfers qui se dévorent
sans pouvoir rassasier de néant leur amour.*

*C'est à Toi qu'appartient le temps de la vengeance
car c'est Toi que le crime tue, ô dieu très saint.
Où est le juste où le coupable en Ta colère ?*

*tous deux en l'épaisseur des plus basses toisons
dans le terreau le plus douloureux de la Face
leurs sangs mêlés à la sueur de l'agonie.
Où la terre Seigneur est Ta face à jamais
quand le verbe s'est tu elle est encor le Verbe
Quand l'Ombre défigure l'homme elle est encor
le Visage des lendemains qui se souvient
la parfaite clôture où le Sang nu contemple.*

*L'angoisse met à vif la joie pure des saints
qui est l'attente du salut le plus absurde
par le crime et le sang. O prends pitié Seigneur
de ce crime qui transfigure Ton Visage
et qui révèle à l'homme une grandeur si nue
une aube si fatale et si vivifiante
que l'esprit chante gloire en mourant! prends pitié
de ces aveugles qui piétinent Ton Visage
de ces tristes bourreaux engagés en Ton jour
et torturant le temps pour en tirer des plaintes
qu'immensifie leur sombre faim de l'infini.*

*Et nous qui ne savons quel Temps sera le Tien
mais pressentons la dure imminence de l'Ombre
à genoux et courbés sous le poids de Ton nom
cariatides d'antique chair nous T'implorons
car la pierre mollit sous nos genoux qui tremblent
et le joug des frontons nous penche vers la Mort.*

*Ose une arche de liberté qui soit fondée
sur ces genoux craintifs et ces fronts abaissés
donne à Ton ciel l'élan d'une courbe si pure
que par elle rejoints les mondes ennemis
connaissent la clarté du temps et de l'histoire
sainte révolution qui des foules ruinées
des peuples dispersés pierre à pierre des blés
glorieux dominant les colonnes tuées*

*fera jaillir le nombre et la limpide essence
monument d'Âme vraie tonnante au haut des tours,
les nations debout affrontant Ta justice
les étendards noyés dans le Chant et les morts
entonnant le futur naïf par leurs blessures.*

A PIERRE JEAN JOUVE.

I

*Tel, dévasté par la clameur, et pur de cri
dans le tumulte horriblement muet des armes,
livré à la béatitude sans pitié
et lié pieds et poings à ta gloire, ne prie
que d'être délivré pour un plus grand tourment
Être seul qui magnifies dieu en son absence
Être de chant religieux et de péché.
De ces chairs, que restera-t-il après les flammes
de l'histoire, et l'explosion d'ancien cœur?
Un peu d'encens peut-être en dieu. Mais quand le vent
sort de ta voix en brandissant sa flamme aride
le monde nu brûle avec toi d'un seul élan
les arbres les moissons les morts ressuscitant
dans le brasier fixement bleu de ton silence.*

II

*Austère est le devoir qui nous lie à la Mort.
De l'Âme due aux morts notre chair est le gage
et le sang ne nous fut donné que pour nos morts
car ils sont le torride été de notre vie
quand se lève le vent de l'âge, et qu'à midi
l'air embrasé de morts dessèche la poitrine.
Nous marchons dans les pas terribles de nos morts*

*qui grandissent surgis des temps à notre approche
arbres resplendissants de calme et de lointains.
Et notre sang imbu de la poudre des morts
et respirant avec fureur le sel des tombes
exige de couler pour rejoindre leur sang
et rougir ces déserts où leurs lèvres n'attendent
pour prédire et se souvenir qu'un peu de sang.*

III

*Mais l'exigence de la Mort est la vie même
se contemplant à des hauteurs inconsolées
où l'Âme raréfiée recouvre ses ténèbres
le corps ses morts, et les atomes de clarté
le foyer de la vision dont ils sont nés.
Tu tends vers la perfection mâle de la chair
à travers toute mort qu'il faut vaincre de vie
et vers la folle plénitude de l'esprit
à travers toute vie qu'il faut mourir. O noire
totalité nouée en un seul nœud de chair
un nœud strict, étouffant l'abîme et concentrant
la substance dans son abîme! c'est le chant
le plus abstrait le plus triomphal qui transperce
l'épaisseur du néant où tu fus engagée.*

A UNE ÉGLISE DÉVASTÉE.

*Forêt gothique aux chapiteaux noircis de chant
pierre poreuse au ciel et douce aux poumons d'homme
louée sois-tu musique pure de ces murs
et loué soit l'azur englouti par tes pierres!
Qu'on mutilé le sol et la sève et le ciel
qu'on arrache de son orbite l'Œil sans borne
Qu'importe! cette masse hymnale encor debout
malgré l'épaisse humidité de la ténèbre.*

*L'œil simple en suit l'essor en l'Âme, jusqu'aux mains
des morts vertigineux qui cimentent la nef
agenouillée aérienne en plein blasphème :
haut, un doigt acéré ensanglantant l'éther
au cœur de dieu trace le signe de la Terre.*

PIERRE EMMANUEL.

ÉTÉ 1944, AUX LISIÈRES DU MAQUIS

(FIN).

24 août. — Nouveaux passages de colonnes allemandes en retraite. La dernière est composée d'Hindous, noirs et barbus, les uns en calot boche à visière, les autres en turbans, beaucoup en shorts, tous sinistres. Le village est claquemuré : une terrible réputation (peut-être injuste ou exagérée) précède ces énigmatiques auxiliaires du Boche.

Tout le personnel civil du Camp de la Braconne a été licencié hier soir. Il en est de même, dit-on, des ouvriers requis que l'organisation Todt employait depuis des mois à construire des fortins dans les rues et sur les remparts d'Angoulême. Croisant les colonnes en retraite, des camions déménagent le matériel et le mobilier du Camp vers Angoulême : sur chaque camion, au sommet d'une pyramide de meubles (où donc emportent-ils ces fauteuils, ces divans, ces armoires?), deux soldats allemands braquent leur mitraillette l'un vers l'avant, l'autre vers l'arrière.

Plus de doute, c'est bien la liquidation, l'évacuation. Un cauchemar de quatre ans va donc finir. On n'ose pas y croire.

Le soir, nouvelle série de formidables explosions au loin.

25 août. — Journée mouvementée.

Parti pour Brie ce matin : corvée hebdomadaire de ravitaillement. J'avais décidé d'aller à pied (mon vélo est caché sous de vieux sacs dans le chais) et à travers champs pour éviter la route des Frauds et les abords du Camp. Arrivé au Bois du Merle, dans une dépression entre les coteaux calcaires, j'ai entendu cinq ou six coups de fusil assez lointains : direction impossible à déterminer à cause des multiples échos. Rien de surprenant : c'est devenu un bruit familier de nos journées et de nos nuits.

A Brie, j'ai trouvé le village plein d'Allemands : les mêmes sans doute que nous avons vu passer chez nous hier et avant-hier. Ils remontent vers le Nord en évitant la Route Nationale réservée sans doute aux colonnes mécanisées. Ils avaient passé la nuit à Brie, les hommes à la belle étoile sur le foirail, les officiers à l'école et à la mairie. Des postes armés gardent les entrées du village : j'ai dû subir encore un interrogatoire et une fouille.

L'adjoint au maire — un résistant — m'a raconté une curieuse histoire. Hier, alors que des Allemands en retraite occupaient déjà le bourg et en gardaient les issues, un jeune homme qu'il connaît comme FTP est venu le trouver, les mains dans les poches, et l'a informé qu'un camion transportant des officiers américains chargés de la liaison avec le Maquis confolentais allait passer, avec un gendarme en uniforme auprès du chauffeur. L'adjoint était simplement prié de répondre au salut du gendarme comme s'il le connaissait. Effectivement, un peu plus tard, un camion bâché portant la marque « Gendarmerie » a traversé sans hâte le village, au nez des postes de garde allemands. Sur le siège avant, auprès du chauffeur, un capitaine de gendarmerie laissait négligemment voir ses galons à son bras appuyé à la portière. A l'arrière, tenant les ridelles qui fermaient le camion, un autre gendarme était assis sur des sacs. Il devait y avoir une dizaine de

sacs, chacun contenant un émissaire américain. Les Allemands ont poliment rendu son salut au capitaine de gendarmerie. . .

Mes emplettes faites (de la viande, un litre de vin, un petit morceau de beurre au prix fort), je m'apprêtais à repartir.

Soudain, un motocycliste allemand arrive à toute allure, stoppe à la mairie. Presque aussitôt, sonnerie de clairon : alerte. Des motos affairées montent et descendent la rue du village, des soldats courent. Puis deux autos-canons (venues sans doute du Camp avec la colonne en retraite) partent à pleins gaz dans la direction de Ruelle. Il a dû se passer quelque chose de grave là-bas : je pense tout de suite aux coups de feu que j'ai entendus le matin. Je décide de retourner au plus vite chez nous, un peu inquiet : Ruelle est sur notre route, entre Angoulême et nous.

Je repars, allongeant le pas. Des avions passent : sans doute des reconnaissances qui suivent les mouvements de retraite des Allemands.

Près du hameau de la Prévôtterie, au croisement de la route qui va, à peu près parallèlement à la route nationale de Limoges, du Camp à Champniers, deux autos blindées allemandes occupent le carrefour, leurs canons braqués vers les Favrauds (le village voisin du nôtre, à mi-chemin de Ruelle sur la route nationale). Dans cette même direction, un peu au delà et au-dessus des Favrauds sur le coteau des Gentils, une fumée noire empanachée de blanc monte vers le ciel : une maison brûle là-bas. Il est seize heures.

Près des autos blindées, deux Allemands m'arrêtent, mitraillette braquée. Interrogatoire, fouille de mon sac à dos, et de mes poches : « Avez-vous des armes ? — Non. » Je suis finalement autorisé à passer. « Was ist denn los ? » demandé-je du ton le plus innocent possible. L'Allemand, un jeune, à l'air bonasse, me répond avec un véritable accent d'épouvante : « C'est plein de partisans, ici, et des pires. Six de nos camarades déjà *Kaput* depuis ce ma-

tin ! » — « Et qu'est-ce qui brûle là-bas ? — Une ferme d'où ils ont tiré sur les nôtres ! » Je ne serai plus sceptique quand on me dira que les Boches ont « la frousse » du Maquis.

Peu après, j'arrive en vue de notre hameau, par un chemin latéral. Tout à coup, galopade, cris gutturaux, bruit d'une mitraillette qu'on arme : au détour du chemin surgit un Allemand, suivi de deux autres. Ils me couchent en joue : « Haut les mains ! » J'obéis, stupéfait, pas trop ému. Fouille minutieuse et brutale. J'explique que je rentre chez ma mère, que j'ai déjà franchi un barrage allemand. « Pourquoi courais-tu ? — Je ne courais pas. » (Mais je marchais bon pas, et mes souliers ferrés sonnaient sur les pierres.) Les trois hommes me ramènent chez ma mère, pour vérifier mes dires.

Le village est plein d'Allemands, rangés en files, l'arme au flanc, le long des deux côtés de la route nationale. Un officier sort de l'auberge, vient à nous, m'interroge, constate sans doute que je ne suis pas un « terroriste », m'invite à ne pas sortir de chez moi.

À ce moment, on entend un avion. Tous les Boches se serrent contre les murs, l'officier entre chez nous. J'en profite pour lui demander ce qui se passe. C'est sa colonne qui a été attaquée ce matin, au défilé de la Poste Manquée (à mi-chemin entre Ruelle et nous) par un groupe de partisans postés aux Gentils et aux Arnauds sur le coteau qui domine la route nationale. Il a perdu six hommes : en revanche, il a mis le feu à deux fermes des Gentils et à plusieurs maisons des Arnauds et capturé deux « terroristes » qui sont maintenant « interrogés » au Camp. La colonne garde la route sur toute sa longueur jusqu'à Ruelle, pour assurer le passage des autres colonnes qui la suivent.

Peu après, rassemblement : les Boches repartent en direction de Ruelle d'où ils sont venus. Renoncent-ils à continuer leur route ? Mystère. Ils s'éloignent, en deux files le long des haies.

Les gens du village se rassemblent sur la route, échangent leurs impressions. « Vous l'avez échappé belle », me dit l'un, qui m'a vu arriver entre trois Boches à l'air féroce.

Mais au loin sur la route, au hameau des Favrauds qui se profile sur la hauteur à un kilomètre de nous, on aperçoit tout d'un coup une foule et une agitation incompréhensible. Puis une colonne de fumée s'élève : une maison brûle là-bas, celle de F. Cris de terreur des femmes : ça y est, ils incendient les villages...

Et voici venir une nouvelle colonne, ou la même qui revient. Tout le village rentre, les volets se ferment. La colonne arrive : il y a d'abord un camion, une auto avec deux officiers (dont le lieutenant avec qui j'ai parlé tout à l'heure) et environ 200 hommes. La moitié d'entre eux ont des bicyclettes : ce sont des vélos civils, visiblement réquisitionnés. La colonne est suivie de deux charrettes attelées et d'un cheval, le tout conduit par trois habitants des Favrauds, dont F., celui dont nous avons vu brûler la maison.

Tout cela s'arrête au milieu du village, juste devant chez nous qui épions derrière nos volets. Les deux officiers donnent des ordres. Les soldats se répandent dans les maisons : réquisitions des chevaux, charrettes et bicyclettes. L'armée en retraite se motorise...

Un coup de fusil claque : un soldat allemand a tiré sur une fenêtre où il avait deviné quelqu'un derrière les volets mi-clos.

Violents coups de crosse à notre porte : la serrure cède avant que j'aie le temps d'arriver. Une brute rousse est là, son fusil dirigé sur moi. « Bicyclette ! » Je réponds sans réfléchir : « Nous n'en avons pas. » (Redoutable mensonge : il y en a deux à la maison.) Il entre, bouscule ma mère, passe de pièce en pièce, puis dans la cour — et va droit au hangar où le vélo de mon frère, pneus dégonflés, couvert de poussière, repose les roues en l'air. Je lui explique : le vélo n'est pas à moi... La brute est

blême de colère. Il empoigne la machine, ne peut la faire rouler à cause du cadenas anti-vol. « Sors avec ta vieille, ta maison va flamber ! » Et déjà, il empoigne une grenade à sa ceinture.

Je rassemble mon sang-froid : j'appelle le lieutenant qui est justement à deux pas, je lui explique ce qui se passe. Il jette quelques mots au soldat, qui rengaine sa grenade et se met en devoir de briser le cadenas anti-vol. J'en profite pour demander au lieutenant un bon de réquisition pour le vélo. Il paraît un peu étonné, mais signe un papier. Ça pourra peut-être servir pour sauver mon propre vélo... A côté de sa signature, le lieutenant a inscrit le numéro de son unité : le papier pourra servir à retrouver l'incendiaire, s'il est, comme probable, bientôt fait prisonnier...

Je lui demande encore, de l'air le plus candide : « Pourquoi réquisitionnez-vous les bicyclettes ? — Pour aller plus vite nous battre contre les Anglais », répond-il sans rire. Il me quitte avec un salut fort courtois.

La raffe terminée dans le village — une dizaine de vélos, deux charrettes à foin, trois chevaux, quelques sacs d'avoine — la colonne s'ébranle, tourne à la route des Frauds, s'en va vers le Camp. Ils ont emmené avec eux deux hommes du village, un Parisien de passage et notre voisin Albéric D.

J'apprends qu'à l'auberge un jeune homme de Ruelle agonise depuis ce matin, étendu sur une table. Il passait sur la route de la Poste Manquée au moment de la bagarre, il a reçu une balle dans le ventre. Les Allemands l'ont amené et abandonné ici. On espère qu'un médecin de Ruelle, mandé par un volontaire parti à bicyclette, va pouvoir venir : mais pourra-t-il franchir ces six kilomètres de route tenus par une soldatesque exaspérée ?

Albéric revient du camp, les vêtements en lambeaux, la tête ensanglantée, la lèvre fendue. On l'a « interrogé » pour lui faire dire où sont « les maquis », quels sont ceux qu'il connaît et les gens du village qui les aident. Il n'a

pas parlé malgré les coups, et se rend très bien compte que c'est ce qui l'a sauvé : s'il avait commencé à parler, on l'aurait battu davantage pour lui en faire dire plus. Tout le monde le félicite.

Il a vu, attachés à des poteaux en plein soleil, les deux jeunes « maquis » que les Boches ont capturés ce matin à la Poste Manquée. Ils avaient la figure en sang...

Quelques heures d'attente. De temps en temps un avion passe : toujours des reconnaissances. Faut-il en conclure qu'une armée talonne la retraite des Boches? Espoir...

Nouvelle alerte. Cette fois c'est une colonne motorisée qui arrive. Derrière les volets, je compte : trois chars, deux autos-canon, une douzaine de voiture blindées et de camions. En queue, une auto découverte avec trois officiers. Ils s'arrêtent quelques minutes, puis repartent. Mais ils ne tournent pas à la route du Camp : ils filent dans la forêt, vers La Rochefoucauld. Vont-ils attaquer le Maquis, essayer de forcer le passage vers Limoges?

On entend bientôt une violente mitraille en forêt : ils ont pris contact avec le Maquis. Peu après, on les voit refluer. Les chars restent à la lisière de la forêt, les autos-canon remontent jusqu'à l'entrée de notre village, font demi-tour sur la hauteur, et se mettent à tirer, visiblement au jugé, dans la direction de la forêt. Nos fenêtres tremblent à chaque départ.

L'auto découverte est revenue elle aussi jusqu'au village. Un officier en descend, frappe à une porte : « Le maire? — Pas de maire ici. — Il me faut, dans cinq minutes, trois passe-partout (longues scies de bûcheron qui se manient à deux), sinon je mets le feu au village et je fusille tous les hommes. » On lui procure les passe-partout, l'auto découverte repart vers la forêt : ils veulent couper les arbres que les FFI ont abattu en travers de la route.

Il est près de neuf heures, le soleil va se coucher. La

canonnade continue en s'éloignant : les auto-canons s'enfoncent à nouveau dans la forêt.

Au village, on sent que personne n'a envie de dîner ni de se coucher. On épie derrière les volets. A la tombée de la nuit, série de violentes explosions au Camp : les Boches font sauter leurs installations. La terre tremble.

Vers 11 heures et demie, une moto traverse en trombe le village, s'enfonce dans la forêt. Sans doute une estafette d'Angoulême. Peu après un grondement annonce le retour de toute la colonne motorisée : elle rebrousse chemin vers Angoulême, renonçant à poursuivre son attaque contre le Maquis qui défend La Rochefoucauld. Au passage, le dernier véhicule lâche une longue rafale de mitrailleuse, tout le long du village immobile et silencieux : toutes les façades en porteront les traces.

Il est minuit. Jusqu'au matin, calme total. Mais nous sommes restés habillés et n'avons pas dormi.

26 août. — Au matin, calme impressionnant après la journée si mouvementée d'hier. Pas un mouvement sur la route, pas un coup de fusil : un silence dont on était déshabitué depuis six semaines. Les boches sont-ils définitivement partis ? Sur les pas des portes on commente les émotions d'hier. Personne n'a dormi cette nuit. Personne ne travaille ce matin.

La maison du père M. a failli brûler, hier, elle aussi. Un des deux officiers allemands invitait déjà le père M. — un vieillard à demi paralysé — et sa femme à sortir : « Représailles de guerre » donnait-il comme seule explication. Et comme la pauvre mère M. tout en larmes protestait : « Je ne vous ai rien fait, moi, je ne vous ai tué personne, je ne suis pas du Maquis », il lui a répondu : « *En France, madame, tous maquis !* » Voilà un Boche qui a compris. Finalement, en voyant le malheureux père M. s'avancer péniblement sur ses deux cannes, il a fait grâce et n'a pas incendié la maison.

Le père M. est encore tout ému, et s'attend au pire.

Mais vers 11 heures, deux camions montent de la forêt sur la route nationale déserte. Un immense drapeau tricolore flotte sur le premier. Le Maquis vient occuper le village ! Émotion indescriptible. Tout le monde sort, s'appelle, crie. Les femmes pleurent. Les drapeaux tricolores improvisés — la plupart en papier — jaillissent de toutes les fenêtres. On s'apprête à acclamer le Maquis.

Mais les deux camions s'arrêtent avant le village, à la route des Frauds. Des jeunes gens armés en descendent. Premier geste : ils arrachent le poteau indicateur boche qui marquait la direction du « Soldatenheim ». Puis un petit détachement — une douzaine d'hommes — monte seul au village, avec le drapeau, tandis que les camions repartent vers les Frauds.

Accueil délirant. On veut leur parler, leur donner à boire. Ils passent au pas cadencé, l'arme à la bretelle, sous les ordres d'un sergent. En quelques minutes, avec le panneau boche et un autre (celui du TCF) mis sur de petits remblais de terre, ils improvisent à la sortie du village, de chaque côté de la route, deux petits postes de mitrailleuses. Et au beau milieu de la route, sur une charrette mise pour barrer le passage, ils plantent le drapeau tricolore.

Minute poignante : salut aux couleurs, enfin revenues ici après plus de quatre ans d'occupation ennemie. Tout le village est là, derrière les douze jeunes gens au garde à vous. Salut silencieux. Le sergent a la main au calot, les FFI présentent les armes. On n'ose pas se regarder l'un l'autre, par pudeur de cette émotion qui nous étreint tous. Et c'est le petit M., un gamin de douze ans, qui le premier entonne la *Marseillaise*...

Cette petite cérémonie achevée, on cause. On apporte à boire aux libérateurs. Je parle au sergent. Ils n'ont pas eu de pertes dans l'engagement d'hier soir, aux Ombrâies. Les Boches, avec leurs chars, avaient déjà franchi une partie du barrage d'arbres, puis ils ont brusquement « décroché » et sont repartis dans la nuit, pro-

blement sur un ordre venu d'Angoulême et apporté par le motocycliste que nous avons entendu traverser notre village dans la nuit.

Le sergent m'explique que les deux camions que nous venons de voir placent simplement des avant-postes sur le pourtour de la forêt et au Camp définitivement évacué par les Allemands. Pendant ce temps le gros des FFI de La Rochefoucauld continue la poursuite vers le Nord, par Agris et Brie. Angoulême est investi par l'Est (notre côté), par le Sud (route de Périgueux, où on se bat du côté de Sainte-Catherine, et route de Montbron, où les combats continuent autour de Magnac et jusqu'à l'Isle-d'Espagnac) et par l'Ouest (du côté de Cognac et Jonzac). Bordeaux est libéré, les Allemands remontent vers le Nord harcelés par le Maquis girondin et périgourdin.

Mais que deviennent les Allemands qui se trouvaient le long des Pyrénées et le long de la vallée de la Garonne ? Le sergent n'en sait rien. Il est certain que Limoges est libéré. Des troupes allemandes doivent remonter par l'Auvergne et le Bourbonnais, d'autres — celles qui traversent notre région — par la Marche et le Berri, pour tâcher d'atteindre la Bourgogne avant que les armées d'invasion venues de Normandie et de la Côte d'Azur ne se rejoignent et ne leur barrent toute retraite... Bouteille à l'encre...

Après midi, je vais aux Frauds chercher ma ration de tabac pour septembre : il paraît que la buraliste se hâte de la distribuer à l'avance, de peur que « les maquis » ne lui réquisitionnent son stock.

Depuis l'évacuation du 20, les habitants des Frauds étaient rentrés chez eux peu à peu, en voyant les Allemands déménager le Camp. Ils ont vécu hier la même journée d'inquiétude que nous : réquisitions, interrogatoires, menaces d'incendie. Plus un cheval ni une bicyclette au village. Mais le drapeau tricolore flotte sur la maison de Chasse qui appartient jadis aux Hennessy.

A la sortie des Frauds, à l'entrée de la route qui va vers le Camp (celle où on s'est battu le 13), un petit poste de FFI interdit le passage : le Camp est miné, on attend les équipes de déminage, et la forêt restera encore quelque temps interdite : avis aux amateurs de champignons.

Les Allemands sont encore à Brie où ils doivent terroriser la population. Toute la nuit dernière, on les a entendus passer, évacuant le Camp en direction de Brie, à pied, à bicyclette ou conduisant les charrettes volées dans les villages. On a entendu une violente fusillade du côté de la Prévôtterie vers minuit. Ce matin encore, on entendait tirer dans la direction de Brie.

Les FFI ont fait sauter le pont de La Chignole, sur la route nationale de Paris : une gêne de plus pour la retraite allemande.

Ce soir, reprise des grosses explosions lointaines, dans la direction de l'Atlantique. . .

27 août. — Le vieux père M., remis de ses émotions d'avant-hier, fraternise avec les FFI postés devant chez lui pour garder l'entrée du village. Ils lui ont montré le fonctionnement d'une mitrailleuse. Le vieil homme enthousiasmé (« ces p'tits gas-là, c'est notre armée, hein? ») a sorti du fond de son cellier une bouteille de vieille eau-de-vie et leur en a fait cadeau.

Mais le lieutenant FFI arrivé ce matin a confisqué la bouteille. Il a aussi délogé deux hommes de l'auberge : « Foutez-moi le camp ! J'interdis les bistros, vous m'entendez ! » La discipline est rigoureuse.

Le lieutenant a dissimulé deux hommes avec un fusil-mitrailleur derrière une haie, 100 mètres avant le village : « Si des Boches approchent, vous ne tirez pas, vous les laissez s'engager. . . »

Vers midi, violente canonnade vers le sud. On se bat, paraît-il, à Sainte-Catherine (sur la route de Périgueux) d'où les Allemands contre-attaquant ont réussi à déloger les FFI.

Dans la soirée, nouvelle série d'explosions au loin à l'ouest.

28 août. — A 6 heures du matin, de violentes explosions provenant du Camp mettent le village en émoi. Mais on a bientôt l'explication. Cette nuit, en patrouillant vers le Bois du Merle, un jeune FFI a fait à lui seul deux prisonniers : deux Allemands en uniforme qui se sont rendus à la première sommation, sans tenter d'user de leurs armes. Or l'un d'eux est bien connu : c'est un sous-officier artificier qui se trouvait au camp depuis plus d'un an. Il a spontanément offert pour sauver sa vie qu'il croyait menacée (toujours cette terreur du Maquis) de désigner les emplacements des mines posées autour du Camp et dans la forêt : et on les a fait sauter incontinent.

La forêt est donc libre. La nouvelle se répand avec une incroyable rapidité. A 8 heures, presque tout le village est parti chercher des champignons. Je suis rentré dans la forêt comme dans une terre inconnue... Elle est méconnaissable, après les coupes opérées par ordre des Allemands : les belles futaies de jadis ont disparu...

Un tour à la Rochefoucauld après midi. Le barrage d'arbres des Ombraines est dégagé : la route est libre. A La Rochefoucauld, drapeaux à toutes les fenêtres. On vend du pain blanc sans tickets et à volonté. La viande est en vente libre, mais taxée par le commandement FFI : de 17 à 20 francs le kilo selon les morceaux. On croit rêver. Ma mère, qui n'avait droit qu'à 200 grammes de pain noir par jour, bénit les FFI. Mais peut-on espérer qu'ils nous donneront du beurre et du sucre?

Le soir, concert habituel de grosses explosions au loin vers l'ouest. Ont-ils encore tant de choses à détruire? Et pourquoi toujours le soir?

29 août. — Des avions passent fréquemment, croisent dans le ciel. On reconnaît la cocarde britannique. Ils surveillent sans doute la retraite allemande et l'avance du Maquis. Y a-t-il une armée alliée venant du sud? Certains

l'affirmation, et ces reconnaissances d'avions le laisseraient croire. Mais pourquoi n'arrive-t-elle pas? Où se bat-elle?

Vers 9 heures, une grosse formation de bombardiers (américains, à en juger par l'altitude où on les voit scintiller au soleil) passe au-dessus de nous, se dirigeant vers le Nord-Est : sans doute vont-ils bombarder des troupes allemandes en retraite, quelque part au sud de la Loire.

Au village, les FFI sont toujours à leur poste. Les jeunes filles causent avec eux. Il y en a parmi elles qui travaillaient au Camp, pour les Allemands, sous l'occupation.

Les gens se remettent au travail, commencent à parler de battre le blé.

Encore des explosions au loin à l'ouest, dans la soirée.

30 août. — Violente averse cette nuit. Les FFI ont stoïquement tenu leur faction sous la pluie, à l'entrée du village.

Plusieurs femmes et jeunes filles du village ont été arrêtées et emmenées au Camp par les FFI : celles qui travaillaient pour les Allemands. On dit qu'elles auront les cheveux rasés. Châtiment anodin pour certaines, qui furent de scandaleuses chiennes et parfois des dénonciatrices, mais bien dur pour d'autres, toutes jeunes, qui n'ont guère agi que par étourderie.

Une femme de chez Couprie a demandé à un FFI, qui le raconte devant moi, « une seule grâce : lui amener un Boche prisonnier, pour qu'elle le tue de sa main ». Cette femme a fait près d'un an de prison pour avoir blessé à coups de tisonnier un soldat allemand ivre qui tentait de violer sa fille. Son mari a été déporté. Quand elle est revenue de sa prison, elle a retrouvé sa fille à demi folle du choc nerveux qu'elle avait reçu.

31 août. — Les FFI ont arrêté, aux Fretards, un certain B., connu et méprisé de tous pour avoir, en 1941, par rancune personnelle, dénoncé aux Allemands son beau-frère pour détention d'arme. Toute la journée, sous

un soleil accablant, le misérable a dû arpenter la route, d'un bout du village à l'autre, entre deux FFI qui le gratifiaient de temps à autre d'une bourrade ou d'une gifle. J'étais, je crois, à peu près seul à ressentir quelque pitié pour le dénonciateur, qu'on voyait passer et repasser entre ses bourreaux, chancelant, le visage ensanglanté. Les autres gens, qui le connaissent évidemment mieux que moi, disaient : c'est pain bénit. Le soir, il a été emmené, je ne sais où.

Un garde forestier a été également arrêté : il est accusé d'avoir fourni au commandement allemand du Camp (qu'il fréquentait librement) des indications sur les emplacements tenus par le Maquis et les plans d'attaque du Camp de la Braconne. C'est le sous-officier allemand fait prisonnier l'autre nuit qui l'a dénoncé. Pénible affaire : le fils de ce garde forestier est lui-même dans le Maquis.

À 11 heures, un détachement d'une centaine de Canadiens est arrivé en trois camions. Après une courte halte au village, ils sont repartis par les Frauds. Ils viennent de Limoges : le Maquis demande, paraît-il, des renforts pour les combats qui se livrent entre Angoulême et Brie et le long de la route de Paris. Ce sont les premiers Alliés que nous voyons : magnifiquement équipés et armés, ils ont été parachutés en Limousin il y a quelques semaines. Tous parlent français.

Soirée calme : surprise ! pas d'explosions vers l'ouest. Le travail de destruction des Boches en retraite doit être terminé.

1^{er} septembre. — Nuit émouvante. Vers minuit, réveillé par agitation et bruit inaccoutumé sur la route, je vais à la fenêtre.

Deux camions et deux auto-cars de la ligne La Rochefoucauld-Angoulême (qui a cessé de fonctionner il y a bien trois semaines) stationnaient dans le village. Tout autour, rassemblement des FFI, à la seule lueur des étoiles. De toutes parts, de la forêt, de la route des

Frauds, de celle de Limoges, des détachements arrivaient en chantant les *Jeunes Gardes* ou le *Chant des Partisans* : « Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place. . . »

J'ai demandé ce qui arrivait. « Angoulême est délivré ! Après cinq heures de bataille de rues, la Kommandantur a hissé le drapeau blanc à 11 heures du soir sur l'Hôtel de France, et le Maquis périgourdin est maître de la ville ! » Le Maquis limousin rassemble ses avant-postes de la Braconne pour aller rejoindre les camarades victorieux.

Quelques commandements. Tous prennent place, et les quatre lourdes voitures s'ébranlent. Les FFI chantent : « Amour sacré de la Patrie. . . » Tout le village chantait avec eux.

Ce matin, le village paraît vide : les FFI sont partis, on s'était habitué à eux. Il ne reste qu'un petit détachement au Camp.

Je suis allé à Brie. Les Allemands n'en sont partis que depuis quatre jours. On vend déjà du pain blanc et de la viande à bon marché. Les Canadiens sont passés ici hier. Il y a eu un gros engagement sur la route de Paris, près de Tourriers. Aujourd'hui on se bat autour de Champniers et au Pontouvre : le Maquis ne veut pas laisser l'ennemi se retirer à si bon compte. Mais tous les villages qui bordent la route de Paris sont en ruines ou en flammes. Les Canadiens sont revenus à Brie ce matin : ils se reposent. Ils ont perdu une dizaine d'hommes. Ils disent leur admiration pour les FFI. Eux-mêmes n'interviennent que comme troupes spécialisées, pour des missions locales déterminées : ce sont les FFI qui engagent le combat, et eux aussi qui achèvent ensuite le nettoyage et la poursuite.

2 septembre. — Petite alerte ce matin. On a entendu une courte et violente fusillade vers Ruelle. Peu après un motocycliste est arrivé en trombe, a demandé un téléphone (il n'y en a plus au village : les FFI ont coupé les fils) et a lâché en repartant : « Retirez tous les drapeaux. Les Allemands attaquent Ruelle ! »

Il a failli y avoir une panique : déjà les émotifs chargeaient des brouettes pour se sauver dans la forêt. Mais un lieutenant de FFI arrivé peu après a tranquilisé tout le monde : la fusillade provenait d'un tout petit groupe d'isolés allemands qui ont été rapidement neutralisés. Il laisse même entendre que le motocycliste paniquard pourrait bien être un provocateur de la Cinquième Colonne.

On apprend que les Allemands ont été chassés du Pontouvre. C'est le nettoyage définitif de la route de Paris qui commence, du Sud vers le Nord.

Pour la première fois depuis deux mois nous avons eu du courant ce soir dès la tombée de la nuit : la centrale d'Angoulême n'est plus aux mains de l'ennemi. Le miracle c'est que les lignes électriques soient indemnes (du moins la nôtre), ou réparées.

On se précipite à la Radio. Coup de massue : Paris est libéré, et apparemment depuis au moins une semaine ! Et moi qui suis bloqué ici, au lieu d'être là-bas où ma place était marquée pour le jour où nous devions occuper les locaux de l'OFI ! Il va falloir essayer de partir, par n'importe quel moyen.

3 septembre. — Je suis allé à Ruelle tâcher de m'informer auprès du CDL des moyens de regagner Paris. Rien à faire : aucune communication avec Paris. Seul moyen de transmission : la radio, évidemment réservée aux communications officielles urgentes.

Les Allemands sont encore à Saintes, à Thouars, à Châtellerault, à la Roche-Posay, en pleine retraite, il est vrai : mais il ne faut pas songer à passer à bicyclette vers le Nord. Le train va être rétabli, mais jusqu'à Saint-Saviol seulement. Il faut attendre...

Cet après-midi, cérémonie au Camp en mémoire des victimes de la Gestapo : 25 résistants de Ruelle fusillés en février 1943, et les deux jeunes gens du Maquis capturés le 25 août à la Poste Manquée, et dont on a retrouvé avant-hier les cadavres jetés sans sépulture dans

un fourré au bord du Camp, les yeux crevés, les oreilles coupées. . .

Pas de discours : simple lecture des noms des martyrs, devant le Monument aux Morts de l'autre guerre, mise en bière des restes extraits d'une fosse commune (on y a fait travailler des prisonniers allemands), sonnerie aux morts, minute de silence, puis défilé, devant les tombes provisoires, des habitants de Ruelle et des environs et des enfants des écoles.

4 septembre. — Le lieutenant de FFI qui commande au Camp a fait savoir que les gens dont les maisons ont été incendiées le 25 août sont autorisés à venir choisir, dans le mobilier que les Allemands ont laissé au Camp, ce dont ils ont besoin. Je suis allé moi-même en informer le fermier des Gentils, ami de notre famille.

Une partie seulement de sa ferme a brûlé le 25 août (son voisin, lui, a tout perdu, et n'a plus, avec sa femme et ses deux enfants, que les vêtements qu'ils portent sur eux). En revanche, sa grange avec toute la récolte de blé et de foin, son hangar avec toutes ses machines agricoles, ses écuries et son étable (d'où il a pu au dernier moment faire échapper ses bêtes à moitié asphyxiées) ont brûlé de fond en comble. Mais déjà la commune de Mornac, dont il dépend, a ouvert une souscription et une collecte pour lui et les autres sinistrés : « Je n'ai plus d'ennemis dans la commune, me dit-il : tout le monde est venu m'offrir de m'aider. » On l'a autorisé à aller chercher sa provision de foin à la fonderie de Ruelle, que les Boches, après l'avoir vidée de son outillage emporté en Allemagne, ont transformée en 1941 en dépôt de remonte, et où on a trouvé après leur départ d'inraisemblables quantités de fourrage réquisitionné par eux.

Au village voisin des Arnauds, où les Allemands ont incendié cinq maisons, l'une était habitée par deux vieilles femmes, l'une muette, l'autre à peu près impotente : l'officier boche leur a pris leur pauvre cabas pour le rejeter dans le feu : il contenait tout ce qu'elles

espéraient sauver, notamment un livret de caisse d'épargne.

La nouvelle préfecture d'Angoulême fait savoir que les battaisons sont maintenant autorisées. La batteuse ronronne depuis ce matin au Puits-de-Nanteuil. Le blé sera livré sans fraude au Ravitaillement, de l'avis de tous : on ne craint plus qu'il file en Allemagne.

Quelques-unes des femmes et jeunes filles arrêtées l'autre jour sont revenues au village. Elles se cachent chez elles. Les FFI les ont fait un peu travailler pour eux (travaux de couture et autres), puis les ont relâchées, têtes rasées. A la Rochefoucauld et à Ruelle il y a eu des « séances publiques » de rasage.

Des camions pleins de FFI ont traversé à plusieurs reprises le village, allant vers l'Ouest. Quand ils s'arrêtent, nous leur distribuons des paniers de pêches (récolte de pêches prodigieuse cette année, les arbres rompent sous le poids des fruits). Ils nous apprennent qu'ils vont vers La Rochelle renforcer le Maquis de Charente-Maritime. Les Allemands tiennent encore Rochefort, la Rochelle, Royan et les îles, et paraissent s'y retrancher.

On a entendu à deux ou trois reprises des coups de fusil dans la forêt : il paraît que des isolés allemands s'y cachent encore. Cela n'empêche pas les gens d'aller chercher des champignons : on y vient même de Ruelle et d'Angoulême.

On dit aussi que 800 miliciens se sont retranchés à Angoulême dans le tunnel de la ligne Paris-Bordeaux : il paraît qu'il faudra recourir aux gaz lacrymogènes pour les déloger. Ils se défendent avec l'acharnement du désespoir : car la haine qu'ils ont provoquée est sans pardon et ce qui les attend c'est de toute façon la mort.

5 septembre. — La Préfecture autorise une distribution de 250 grammes de beurre par personne. La ration de pain — presque blanc — est officiellement fixée à 500

grammes. Mais il n'y a de sucre que pour les enfants et les malades : 125 grammes par tête.

Hans Sch. est revenu nous voir, cette fois en uniforme de capitaine avec le brassard FFC. Sa mission s'est bien achevée, non sans incidents multiples et périls surmontés. Il m'a raconté entre autres qu'à l'aérodrome de Cognac on a trouvé sur les parois des hangars, après le départ des Allemands, des inscriptions en lettres rouges et noires d'un mètre de haut : « Alles muss untergehen, Nur Deutschland muss bestehen. »

Mais il m'a raconté bien pis. Il vient d'avoir, par un de ses camarades arrivé de la Creuse, des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Avant de quitter la ville où ils se trouvent, les Allemands se sont livrés à leurs ordinaires sauvageries. Deux officiers ont séparé les enfants de leur mère et lui ont mis froidement le marché en main : ou tu es à nous, ou tes gosses sont massacrés. La malheureuse a dû se laisser faire. Après quoi ils ont mis le feu à la maison. Si jamais Hans va en Allemagne une arme à la main...

Fait visite cet après-midi aux amis de Grippesoleil. Augustin est membre du CDL de sa commune. Il y a deux jours, en son absence, de soi-disant FTP sont venus chez lui, ont terrorisé sa femme et sa belle-mère, et, sous prétexte de « perquisition » justifiée par une prétendue dénonciation de marché noir, ont raflé tout ce qu'ils ont trouvé : sucre, graisse, confitures, les provisions normales d'une famille de sept personnes. La chose est d'autant plus amère que cette ferme isolée à la lisière de la forêt a été, depuis près de deux ans, un des principaux centres de ravitaillement clandestin du Maquis. Le commandement FFI enquête. Qui peut avoir intérêt à salir par de tels actes la réputation du Maquis ? Les Allemands à peine partis, la Cinquième Colonne commence déjà son travail.

6 septembre. — Parmi les camions de FFI filant vers Angoulême et La Rochelle, j'ai vu passer un camion

arborant le drapeau espagnol et un autre le drapeau tchécoslovaque.

Suis allé à Angoulême prospector les possibilités de départ sur Paris. Le commandant Pierre m'a volontiers donné un laissez-passer, mais n'a pu me fournir un moyen de partir ni me dire si la route est libre jusqu'à Paris. Il sait seulement que Poitiers est libéré, mais croit qu'entre cette ville et Tours la route n'est pas encore praticable. Il me conseille d'aller à Limoges, d'où un avion militaire part chaque jour pour Paris.

A Angoulême libérée et pavoisée, impression d'ordre et d'optimisme. Des affiches du commandement FFI interdisent les arrestations arbitraires, les réquisitions non justifiées par un ordre en bonne forme. Pendant deux jours, au début de la semaine, la ville a été mise en état de siège et soumise au couvre-feu à partir de 19 heures : des miliciens se cachaient encore çà et là, et dimanche dernier, de la tour de l'église Saint-Martial, des coups de feu ont été tirés sur la foule pendant le défilé des FFI à travers la ville.

Maintenant le calme est complet. Aux alentours du Champ de Mars, les façades et les vitrines portent les traces de la bataille de rues de la nuit du 31. Des prisonniers allemands démolissent avec une réjouissante ardeur les petits ouvrages de béton naguère édifiés aux principaux carrefours par l'organisation Todt. Les journaux clandestins de naguère paraissent maintenant au grand jour, à la place de l'*Écho de la Charente* d'odieuse mémoire. Le maire des années d'occupation, qui d'ailleurs, sans appartenir à la Résistance, a su en nombre d'occasions tenir dignement tête aux Allemands, et a rendu à des résistants notoires de méritoires services, s'est désisté par une très digne proclamation, affichée sur tous les murs, en faveur du maire désigné par les mouvements de résistance. Le Parti Communiste a ouvert boutique sur la place de l'Hôtel de Ville.

En bas, dans les ruines de la gare, des équipes de

déblaiement sont à l'œuvre, aidées par des prisonniers allemands. Le premier train pour Saint-Saviol est parti hier. Le premier train pour Bordeaux partira demain, avec transbordement à Libourne. Le premier train pour Limoges partira la semaine prochaine : encore quelques ponceaux à réparer. . .

André CLOVIS

TRAITEMENTS CHIMIQUES DES MALADIES INFECTIEUSES.

L'immense succès des méthodes pastoriennes dans le traitement des maladies infectieuses n'a jamais détourné l'École française d'étudier les traitements chimiques et il serait injuste de rapporter exclusivement aux Allemands les progrès qui furent réalisés dans cette recherche. Certes, la découverte du « 606 » par Ehrlich a apporté à la médecine un remède de la syphilis bien supérieur au vieux remède iodo-mercuriel. Mais les travaux d'Ehrlich furent rendus possibles par la synthèse du premier composé arsenical efficace, l'« atoxyl », due au chimiste français Béchamp. Enfin, c'est Fourneau et ses collaborateurs de l'Institut Pasteur qui, dans une magnifique série de recherches, ont non seulement perfectionné les produits antisiphilitiques, mais établi des méthodes fécondes pour la synthèse des composés organiques curatifs. Dès que l'action microbicide des sulfamides fut découverte par Domagk, en 1935, Fourneau, Tréfouel, Nitti et Bovet analysèrent les facteurs actifs du « prontosil » dans l'attaque du streptocoque et ils montrèrent que seul le groupe sulfamide de ce colorant était efficace. Cette analyse, faite sur l'organisme vivant, aboutit à la création

du « 1162 F ». Ce puissant remède n'a encore aujourd'hui comme rival que le « 693 », ou « dagenan » de Jensen, qui résulte de l'addition d'une molécule aromatique au chaînon sulfamide.

*
* * *

A la chimie biologique française, il faut faire honneur d'une très belle découverte qui est pure de tout apport étranger : c'est le traitement de la syphilis par le bismuth. Répandu universellement, il a reçu la consécration des spécialistes français dans une Conférence tenue à Paris en mai dernier. À l'issue de cette cérémonie, une médaille fut offerte au professeur Constantin Levaditi qui a dévoué vingt-cinq ans de sa vie à cette œuvre scientifique. Ancien préparateur de Metchnikof à l'Institut Pasteur, aujourd'hui professeur au grand établissement ainsi qu'à l'Institut Alfred-Fournier, où il dirige un laboratoire modèle, membre de l'Académie de médecine, ce savant éminent s'est particulièrement attaché au problème de la syphilis. Il a inventé la méthode d'imprégnation du parasite par le nitrate d'argent, ce qui a permis de constater que la paralysie générale était une infection syphilitique. Il a introduit en France et perfectionné la réaction de Bordet-Wassermann. Il a montré que tous les médicaments chimiques susceptibles de détruire le tréponème appartiennent au même groupe de la classification des éléments. Laissant à d'autres le soin d'étudier l'arsenic, il a porté son attention sur le bismuth en qui il ne tarda pas à reconnaître un principe extrêmement actif.

Son choix avait été dicté par les travaux de Benjamin Sauton qui, à l'Institut Pasteur, avait vérifié l'efficacité du bismuth contre les maladies protozoaires des animaux. En possession du sel stable de bismuth préparé par Cowley, Levaditi et Sazerac l'administrèrent à des cobayes syphilitiques, puis à l'homme (1921). Ils constatent ses heureux effets mais s'aperçoivent que le sel soluble cause

aux malades des douleurs intolérables. Alors ils essaient des suspensions huileuses du même sel rendu insoluble. Cette fois, les résultats sont excellents et c'est le Dr Roux qui présente lui-même la nouvelle méthode à l'Académie des Sciences. Mais il faudra des années avant qu'elle se fasse en clinique la même place que les arséno-benzènes.

Les médecins utilisent en effet le bismuth comme appoint de l'arsenic. Or, Gaté et Cuilleret, à la Faculté de Médecine de Lyon, ont démontré, après quatorze années d'expériences, que le bismuth pouvait constituer le traitement exclusif soit pour la cure d'attaque, soit pour le régime de fond (qui dure de quatre à cinq ans). Ils assurent que les accidents sont devenus très rares avec une bonne technique. La résistance au médicament n'a été constatée qu'une fois sur trois cent dix cas. L'avantage du bismuth, c'est qu'il guérit parfois moins vite mais peut-être plus complètement que les arséno-benzènes. Ses réactions sont plus faibles et sa toxicité bien moindre. Enfin, il est d'un emploi plus commode, car les injections intramusculaires sont pour ainsi dire sans douleur et n'entravent pas l'activité sociale du malade.

Dans ces dernières années, Levaditi a achevé son imposante démonstration en établissant que le bismuth est non seulement curatif mais préventif, et qu'à doses suffisantes il peut stériliser l'organisme. Il est convaincu que, les pouvoirs publics aidant, le fléau syphilitique pourrait être à tout jamais exterminé.

*
* * *

De la centaine d'études que Levaditi a consacrées à la syphilis, les recherches sur l'évolution du tréponème ne sont pas les moins importantes. Il a reconnu que le virus syphilitique traversait une phase presque invisible au microscope. Sous cette forme, qui est arrêtée par les filtres très fins, il infecte les tissus lymphatiques et il prend la forme de spirochète visible lorsque les condi-

tions de prolifération sont devenues favorables. Levaditi a constaté l'affaiblissement de la virulence du tréponème après de longs passages sur le lapin. Tout espoir de préparer un vaccin pastorien n'est donc pas, selon lui, perdu. Mais il croit davantage à l'avenir de la chimiothérapie.

Lorsque la pénicilline fit son apparition en France, pendant la guerre, les médecins et les physiologistes se hâtèrent de l'expérimenter, dans la mesure où ils purent en obtenir des autorités américaines. Levaditi fut le premier à étudier son action sur la syphilis après avoir eu connaissance des bons effets enregistrés par Mahoney à New-York. Entreprises en 1944, ces expériences durent encore et il n'est pas de semaine où quelque communication ne soit faite à l'Académie de Médecine et à la Société de Biologie. Levaditi a vérifié sur le lapin et la souris que la pénicilline détruit non seulement le tréponème mais qu'elle attaque aussi ses formes invisibles et qu'elle stérilise profondément l'organisme. Elle est efficace contre le spirille de la fièvre récurrente et le virus filtrant de la maladie vénérienne de Nicolas-Favre.

En étudiant le mode d'action de la pénicilline, Levaditi a fait ressortir que, comme les sulfamides, elle n'est pas un microbicide proprement dit. Elle ne tue pas les parasites mais empêche leur pullulation et les affaiblit tellement qu'ils sont une proie facile pour les phagocytes, gendarmes de l'organisme. En effet, la pénicilline n'est ni absorbée ni détruite par les bactéries, et de plus elle n'agit que sur des germes en voie de division. Elle laisse persister un certain nombre de microbes, ce qui exige de nouvelles doses de médicament avant d'affirmer la stérilisation complète.

*
* *

On sait que les Américains ont découvert un autre champignon microscopique dont l'extrait, appelé *strep-*

tomycine, aurait une puissance microbicide supérieure à celle de la pénicilline. Les chercheurs français se sont mis à leur tour sur cette piste de la « mycothérapie » et cela n'a pas été en vain. Levaditi et ses collaborateurs ont tiré du *Penicillium corylophilum* un principe très actif qui détruit surtout le staphylocoque. Cette coryphilime fait merveille en applications locales sur l'anthrax, les furoncles, les ulcères, les suppurations de l'aisselle qui résistent aux traitements habituels.

D'autre part, M. Ramon, l'inventeur des anatoxines, a étudié tout récemment le liquide de culture du bacille subtil et il a constaté qu'il détruit entièrement les toxines bactériennes, telles que les toxines diphtérique, tétanique, staphylococcique, etc. L'action stérilisante est aussi énergique que celle du formol et de l'iode. L'avantage de la « subtiline » est d'être inoffensive pour les animaux soumis à l'expérience. Ramon a constaté, en outre, une action microbicide sur des bactéries comme celle du charbon. Le chauffage ne la détruit pas entièrement, même lorsqu'il est poussé à 125°, et c'est là une propriété bien différente de celle des diastases et même de la pénicilline. Il faut remarquer d'ailleurs que la pénicilline est sans effet sur les toxines bactériennes. Ramon pense que la subtiline pourra acquérir plus de puissance encore si elle provient de bacilles sélectionnés.

Enfin, toujours dans le domaine de la chimiothérapie, nous devons signaler une découverte très récente, faite par un professeur de la Faculté de Pharmacie de Montpellier, M. Hollande, et qui a fait beaucoup de bruit dans la presse. Communiquée à l'Académie des Sciences par le professeur Courrier, du Collège de France, elle concerne un principe microbicide qui existe dans un champignon supérieur, de la famille des agarics, le *clitocybe*, appelé encore champignon des « ronds-de-sorcière » (en anglais *Fairyrings*). La clitocybine serait plus puissante encore que la pénicilline, car elle détruit des bactéries qui résistent à cette dernière, en particulier les bacilles

typhiques, le colibacille et enfin le bacille de la tuberculose. On comprend l'émotion des milieux scientifiques et du public quand on apprit que les expériences du professeur Hollande avaient été faites sur le vivant. Des lésions tuberculeuses du cobaye auraient été en partie stérilisées, en partie cicatrisées. Il faut attendre les essais cliniques avant de se prononcer sur une découverte aussi sensationnelle.

René SUDRE.

CHRONIQUES.

LE CLASSIQUE CONSERVATOIRE EST PLUS JEUNE QUE JAMAIS.

Il est des institutions qu'aucun cataclysme ne saurait atteindre, et je crois bien que le Conservatoire est de celles-là. Cette année encore, plus de six cents candidats comédiens auront assiégé les portes de la vieille école, où le rythme triannuel des études n'a rendu disponibles qu'une douzaine de places.

Dieu sait pourtant s'il est de mode de la railler, cette école ! Chaque été, au moment de ses concours publics, les journalistes s'évertuent à la cribler d'épigrammes, toujours les mêmes d'ailleurs. Cela fait partie de la rhétorique traditionnelle des comptes rendus. Je ne crois pas que ce soit toujours très juste. C'est bien peu efficace, en tout cas, puisque le nombre des postulants n'en est nullement diminué.

Ces innombrables candidats nous viennent de tous les milieux. Un petit nombre seulement est marqué pour la réussite, mais tous demeureront également obstinés. C'est un fait bien connu : au seuil de cette carrière — si difficile qu'elle pourrait plutôt s'appeler une aventure — on n'a jamais réussi à décourager personne.

Certes, il arrive que des parents nous conjurent de détourner leur enfant d'une telle ambition. Méfions-nous : l'amour-propre familial sera plus fort en eux que la sagesse. Quand on leur

déclare honnêtement que cet enfant, en effet, a peu de chances de devenir Charles Boyer ou Edwige Feuillère, ils se fâchent comme si on les accusait d'avoir engendré un infirme.

Impossible également de détromper ces bacheliers et ces bachelières qui « font » le Conservatoire comme ils feraient une licence de lettres ou de philosophie, et qui échouent devant ce mystérieux métier où il ne s'agit plus seulement d'apprendre et de comprendre, mais encore de ressentir et d'émouvoir.

De même, c'est bien en vain que l'on présenterait un miroir sévère — et véridique — à ces jeunes garçons chétifs ou renfrognés, à ces filles pataudes ou dégingandées qui, les uns et les autres, se croient les vivants sosies des vedettes les plus éblouissantes.

Tous échoueront : aucun n'attribuera cet échec à son insuffisance. Il sera bien plus consolant de rendre responsables jury et professeur. Dans les querelles que l'on fait au Conservatoire, il entre une bonne part de dépit amoureux.

*
* * *

S'ils savaient, tous ces malchanceux, avec quelle passion, au contraire, lors des examens d'entrée, nous guettons, dans leur défilé tour à tour médiocre ou effarant, la récompense, la belle surprise qui, tout de même arrive, à peu près une fois sur cinquante, le petit être jeune et neuf qui se présente riche d'un feu intérieur, d'un don poétique ou d'une fantaisie personnelle ! Rien que dans ces toutes dernières années, ces belles surprises se sont appelées tour à tour Jean Chevrier, Renée Faure, Sophie Desmarests, Serge Reggiani, Denise Noël, François Périer, Jacqueline Porel, Maria Casarès...

On saura vite dans le public le nom des belles surprises que cet automne aura pu nous apporter — cinéastes et directeurs de théâtre puisent volontiers dans ce Conservatoire tant décrié les éléments de leurs distributions.

Le passionnant *Caligula* d'Albert Camus en offre, en ce moment même, un exemple éclatant. La pièce a été très discutée par la critique, et cependant elle fait salle comble chaque soir (ce qui

prouve, en passant, qu'il y a maintenant à Paris un très nombreux public pour les spectacles de haute exigence intellectuelle). La tâche des acteurs, toutefois, est lourde. Le personnage de Caligula, qui fait, à l'abri d'une démente à demi simulée, la double et parallèle expérience d'une liberté sans frein et d'un incurable désespoir, est particulièrement périlleux. Plus d'un comédien vétérans eût risqué d'en être accablé.

Son jeune interprète, Gérard Philippe, l'impose cependant par une extraordinaire vie intérieure, une sorte d'amère poésie, et l'audace la plus sûre, qui jamais ne manque de goût jusque dans les outrances mêmes. Ce précoce triomphateur, où l'a-t-on trouvé? Sur les bancs du Conservatoire, dont il suit encore les classes.

Lui reste-t-il donc quelque chose à apprendre? Oui, sans doute, car, en art, on n'a jamais fini d'apprendre. Et surtout, il sent que le « climat » de la classe lui est encore nécessaire et bienfaisant. Chacune des quatre classes d'art dramatique, au Conservatoire, forme en effet une manière de petite équipe, plus ou moins animée par le rayonnement de son professeur. Certains élèves en sont influencés non seulement dans leur talent mais jusque dans l'épanouissement de leur intelligence. Il ne s'agit plus là d'un enseignement professionnel strictement limité, mais d'une véritable culture dont le point de départ demeure l'art dramatique. Cela est particulièrement marqué pour deux de ces quatre classes : ce sont aussi ces deux classes-là que les élèves admis à titre étranger recherchent avec le plus d'empressement, ainsi que certains « auditeurs » qui viennent parfois de la Sorbonne ou de l'École normale...

*
* * *

Je crois fermement pour ma part que notre tâche de maîtres ne doit pas se borner en effet à former en série des acteurs spécialisés pour le répertoire classique des grands théâtres subventionnés. Nous devons déborder cet utilitarisme que professent malheureusement à cette heure de soi-disant réformateurs. Et nous devons, par l'étude irremplaçable du répertoire classique,

amener à leur plénitude des artistes vivants et originaux, aider ces enfants riches de promesses à devenir *eux-mêmes*, totalement, et à servir ainsi au maximum le théâtre, tout le théâtre que pourra réclamer le public de notre temps.

Ce n'est pas un rêve que je caresse d'une manière chimérique : c'est une doctrine qui s'appuie sur les brillants exemples que j'ai cités plus haut. Le vieux Conservatoire peut se rire des menues flèches dont on le crible s'il arrive parfois — et cela arrive — que l'un ou l'autre de nous réussisse dans son professorat cette belle aventure.

DUSSANE,
de la Comédie-Française,
Professeur au Conservatoire.

PÉRENNITÉ DE DELACROIX.

Le Palais-Bourbon vient de rouvrir ses portes aux débats parlementaires, mais, dès cet été, il les avait entr'ouvertes pour le Service de l'Art à un public moins spécialisé. En effet, pendant quelques semaines les visiteurs furent autorisés à venir dans la Bibliothèque et dans le Salon du Roi pour y admirer les peintures de Delacroix qui décorent magnifiquement ces salles.

Par cette visite, par une importante exposition d'œuvre du maître dans l'atelier où il mourut, rue Furstemberg, la Société des Amis de Delacroix reprit une activité indispensable puisque le but qu'elle s'est fixé est de servir le plus possible le nombre de ses admirateurs. Certes, on ne saurait prétendre que Delacroix fut un artiste méconnu, mais il justifie encore une plus grande ferveur, car il mérite de trouver place auprès des plus illustres artistes de quelque pays que ce soit.

En outre, dans l'évolution des idées et des esthétiques, il représente une tendance essentielle, un des deux grands courants qui résument l'humanité et sa possibilité d'incarnation dans les œuvres d'art. Disons, pour ne pas entrer dans des détails trop subtils, que ces deux grands courants sont le classicisme et le

romantisme ; — le classicisme s'exprimant par des formes très disciplinées, une soumission aux règles préétablies, l'acceptation d'un ordre dans lequel s'insère la personnalité ; — le romantisme, au contraire, étant l'exaltation de l'individu, le droit de chaque artiste d'inventer son mode d'expression et sa technique, le droit et même le devoir d'extérioriser son tempérament, de se livrer à un lyrisme qui fait éclater les règles classiques.

Au XIX^e siècle, l'art français a eu le singulier privilège de compter simultanément deux grands artistes pour représenter et défendre chaque tendance : Ingres pour le classicisme, Delacroix pour le romantisme. Le débat qui les opposa de leur vivant n'est pas terminé. C'est le même qui, aujourd'hui, sous d'autres apparences, se poursuit dans les discussions passionnées qui divisent les meilleurs artistes contemporains. Et cette discussion n'est pas vaine ; elle permet à chacun de préciser, pour soi-même, ses aspirations ; elle l'aide à découvrir sa propre nature.

*
* * *

Mais quel que soit le parti qu'on adopte, il est impossible de ne pas reconnaître le génie de Delacroix et de ne pas s'incliner devant cet art qui a atteint les plus hauts sommets en traduisant avec intensité les passions humaines, les enthousiasmes et les douleurs, non seulement dans le temps qui les vit naître, mais aussi sur un plan de plus haute humanité. C'est là une des caractéristiques des chefs-d'œuvre : représenter une époque dans ce qu'elle a de plus momentané avec ses inquiétudes et ses espoirs du jour, et, en même temps, conserver une valeur exemplaire, permanente, au delà de cette époque.

Delacroix est évidemment le romantique par excellence avec tout ce que cela évoque pour nous de passion et d'individualisme. Il traduit les angoisses et les aspirations de ses contemporains, se désespère avec eux de voir la Grèce succomber dans son ardent élan vers la liberté ; il clame aussi la grandeur de cette liberté triomphante sur les barricades de Paris ; il dit l'horreur des massacres ; il dit les séductions des pays arabes ; il dit la beauté atroce des combats ; il dit les hommes et leurs amours

excessives et leurs haines sans freins. Il montre l'homme à ses moments extrêmes, quand il dépasse sa vie quotidienne, quand sa joie et sa douleur se rejoignent dans un chant magnifique.

*
* * *

Et ce n'est pas seulement par des sujets traités que Delacroix réussit à traduire ces sentiments, mais par tous ses moyens de peindre : son dessin est fougueux, nerveux comme une écriture hâtive ; il saisit le mouvement de chaque personnage dans l'attitude instantanée la plus expressive ; sa peinture s'accorde dans les gammes de couleurs chaudes où dominent les rouges, elle est frémissante de vie, faite de touches violentes où l'on devine le mouvement précis de la main qui l'a posée. Mais rien dans tout cela n'est une réussite de hasard ; au-dessus de tout règne une certitude infaillible, une maîtrise parfaite qui seule permet d'atteindre à une aussi grande liberté.

Comment, mieux que dans l'atelier du maître, comprendre le sens de cet art et les exemples qu'il nous propose ?

Aussi a-t-on bien fait d'y organiser cette exposition de quelques œuvres essentielles. Le contraste est révélateur entre ces toiles éclatantes de vie et le cadre silencieux, comme doucement assoupi, miraculeusement conservé, sur cette place Furstemberg, au fond d'un jardin, à deux pas de Saint-Germain-des-Prés, dans le quartier de Paris le plus évocateur du passé. Contraste entre les œuvres et le lieu qui les accueille, contraste qui les met en valeur, en permettant, et même en provoquant la méditation, contraste qui souligne qu'un temps défunt peut avoir engendré des œuvres qui vivront bien longtemps encore après lui.

Raymond COGNAT.



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

“AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus
que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde
des intérêts de leur famille.

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

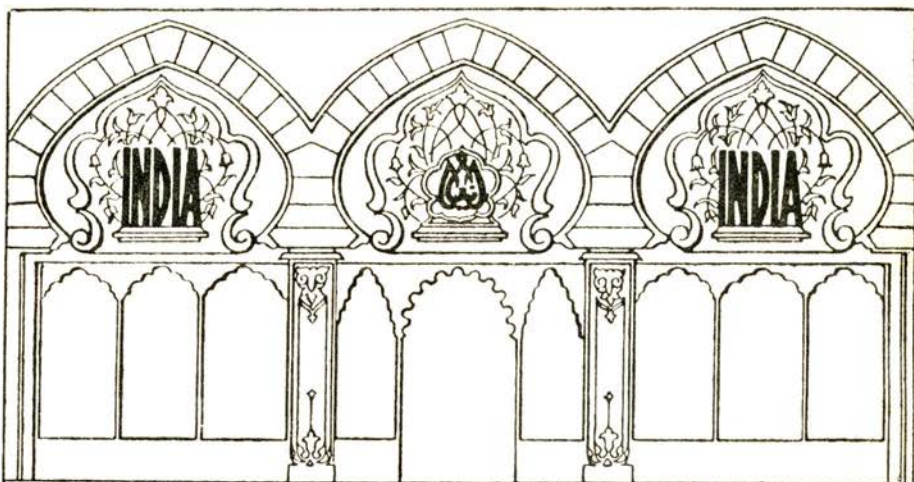
LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 400
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



THE HOUSE OF PRESENTS -

55. SH. IBRAHIM PASHA. TEL. 41189

C.R. 35544

8 37. SH. KASR-EL-MIL.. TEL. 59427

CAIRO

MONTRES...

BIJOUX...

LA MAISON DE QUALITÉ

INDIA